

“Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVILLE

Tome IV

5^{me} Année — N° 4

DÉCEMBRE 1942

Folklore (5^{me} année - n° 4)

Décembre 1942

SOMMAIRE

HENRI FÉRAUD. — PIERRE et MARIA SIRE

Folklore de la Cité de Carcassonne

Avant-Propos

I. - TRADITIONS LÉGENDAIRES

*Les Origines. - Les héros et les Saints. - Les légendes.
Les Usages religieux. - Les Troubadours de la Cité.*

II. - FOLKLORE CONTEMPORAIN

— La Vie Matérielle.

L'habitation, le chauffage et l'éclairage. - La nourriture et la boisson. - Le costume. - Les métiers.

— La Vie Sociale.

L'Etat-civil ; les sobriquets. - Coutumes de mariage. Sépultures. - Les fêtes et cérémonies.

— La Vie Spirituelle.

La Médecine populaire. - Coutumes et chants religieux. - Croyances, superstitions, magie.

Conclusion.

SOMMAIRE DU TOME IV

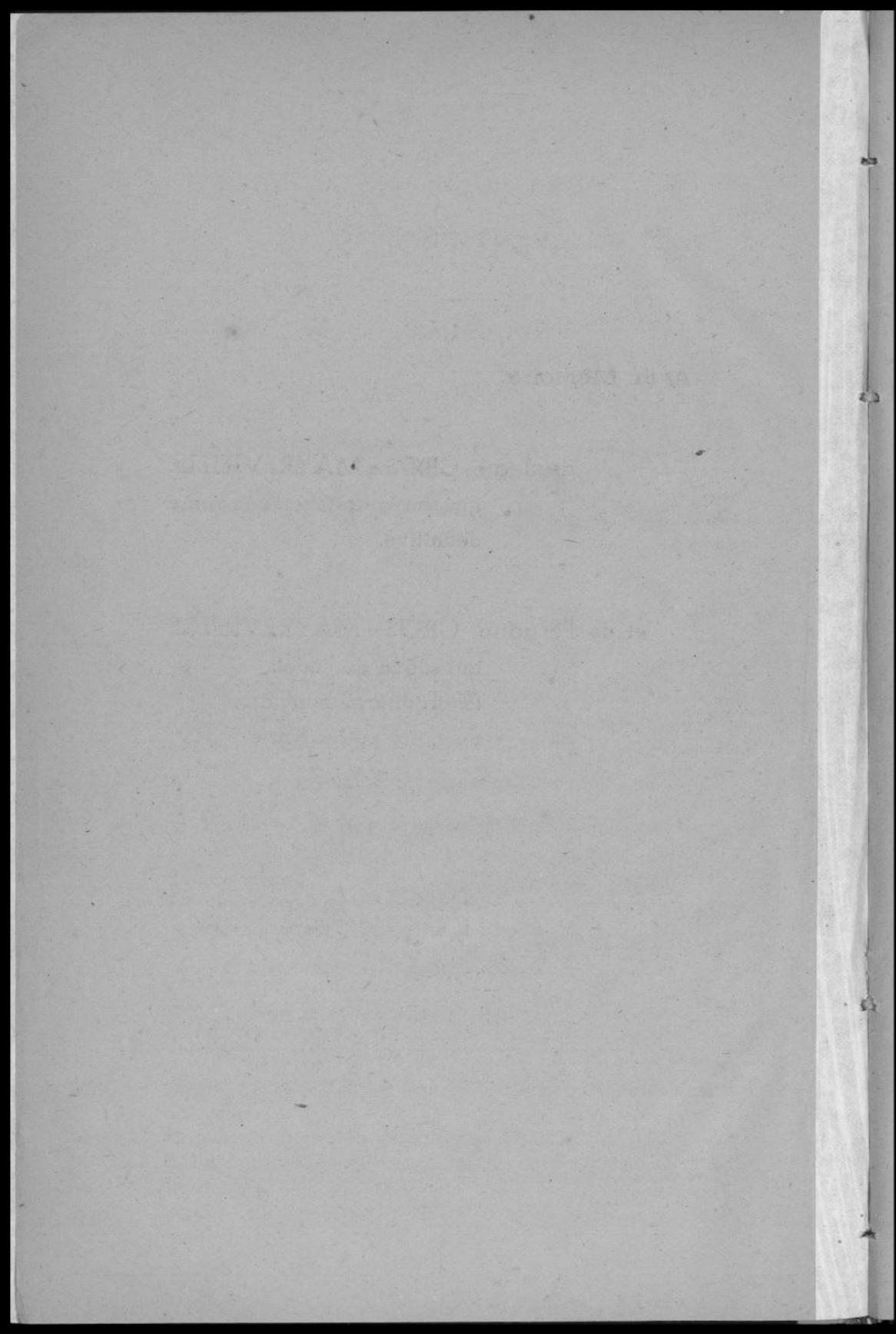
A la Mémoire

de Jean CROS - MAYREVILLE

qui sauva la Cité d'une ruine
définitive.

et de Fernand CROS - MAYREVILLE

qui sauva de l'oubli
les traditions populaires
de notre petite Patrie.



AVANT-PROPOS

Pour le voyageur indifférent qui, sans s'arrêter, la regarde de la portière d'une auto ou d'un train, la Cité de Carcassonne est un de ces châteaux, « plus grand et mieux conservé », qu'on rencontre au gré des routes de France et qui évoquent toute une imagerie de manuel scolaire : pont-levis s'abaissant sur des fossés tout coassants de grenouilles, grappes d'assaillants sur des échelles, jets de flèches et d'huile bouillante, guerriers agonisant dans des oubliettes sans fond, troubadour chantant une romance...

Pour certains touristes, c'est, au même titre que telle plage, tel lac ou telle cascade un décor pittoresque digne de servir de second plan à la photographie d'un groupe d'amis; tandis que pour d'autres, qui, plus consciencieux, mettent entre leurs yeux et les tours l'écran opaque d'un guide Johanne, c'est une phrase de Violet le Duc : « Le système le plus complet et le plus formidable de défenses du Moyen-Age, en Europe. »

Les archéologues y voient un jeu de puzzle susceptible de nourrir des controverses jusqu'à la fin des siècles. Les militaires y admirent le génie guerrier des féodaux...

Elle est tout cela, cette Cité ; et aussi, pour le peintre, avec la douceur harmonieuse des lointains que découvrent les créneaux et les jeux toujours changeants de la lumière méditerranéenne, une joie inépuisable du regard.

Mais les instants lumineux fixés sur une toile, pour si heureux qu'ils soient, la découverte d'un savant, même la plus révélatrice, ne nous livrent pas le secret intime de la vie que, depuis des siècles enserme l'ovale de ces murailles et de ces tours.

Et si l'historien nous introduit dans l'enceinte, s'il évoque l'arrivée des premières légions romaines, les invasions des Wisigoths et des Arabes, l'épanouissement de la civilisation du 12^e siècle, la lutte de Trencavel contre les croisés du Nord...il ne nous apprend rien sur l'âme collective des habitants de la Cité.

C'est la vie populaire de cette ville — une des très rares villes entièrement close de remparts qui existe encore en France — que nous essayons d'éclairer. Partout ailleurs les vieilles murailles se sont effondrées. Là, la nature en a effacé toute trace, et il ne reste plus qu'une colline au milieu des champs. Ailleurs les anciennes demeures ont été lentement résorbées par l'édification et l'agrandissement des villes modernes.

Ce qu'on appelle aujourd'hui la ville de Carcassonne se compose de deux parties nettement distinctes : la *ville basse*, fondée par Saint Louis et située sur la rive gauche, et la *Cité* qui, du haut de sa colline, domine la rive droite et les vieux faubourgs de la Barbacane et de la Trivalle.

D'origine romaine, la cité a été sous la domination des Romains, des Wisigoths, des Arabes et des seigneurs féodaux. Elle a subi au cours de ces diverses occupations de nombreuses transformations.

Restaurée par Violet le Duc, elle est aujourd'hui entourée de deux enceintes que commandent cinquante tours. L'enceinte extérieure a 1500 m. de périmètre.

A l'intérieur tout est à peu près resté en place depuis 7 siècles; seules ont disparu depuis une cinquantaine d'années les maisons qui étaient construites dans les lices, entre les deux enceintes.

On entre toujours, comme dans l'ancien castellum romain par les portes qui s'ouvrent sur les quatre points cardinaux. Ce sont les mêmes rues depuis les premiers capétiens, les mêmes maisons. Et, même les maisons réparées ou recrépies laissent voir les anciens corbeaux, le cintre sculpté d'une porte, la niche d'un Saint que des mains anonymes continuent fidèlement de fleurir. Et à l'entrée de la porte du levant la Dame légendaire de la Cité : Dame Carcas, continue d'affirmer sa farouche indépendance : *Unica sum Carcas*.

Cette petite ville qui compta 4.000 habitants et qui n'en a plus aujourd'hui que six ou sept cents, est restée un groupe homogène avec ses légendes, ses traditions, ses coutumes qui lui ont donné son originalité. Une originalité qui, depuis seulement deux générations, est en train de perdre son caractère, et que nous avons voulu, avant qu'il soit trop tard, sauver de l'oubli.

LES TRADITIONS LÉGENDAIRES

I. — LES ORIGINES

Les origines de Carcassonne sont fort obscures et les explications légendaires ne manquent pas. Mais beaucoup de récits de cet ordre nous paraissent sortir des limites du Folklore ou du moins laisser quelque incertitude sur leur caractère folklorique. Rapportés par des chroniqueurs ou des historiens, ils peuvent aussi bien provenir de traditions orales qu'avoir été inventés de toutes pièces par ceux qui les rapportent. C'est pourquoi, bien qu'il nous ait paru nécessaire de les reproduire, nous n'avons pas cru devoir insister sur ce sujet. Nous les rappelons pour mémoire.

I. — Fédié dans son « Histoire de Carcassonne », nous donne deux versions différentes des origines de la Cité. Versions qu'il emprunte d'ailleurs à des auteurs plus anciens (1).

Le Fondateur de la Cité serait un petit-fils de Noë, qui quitta les plateaux de l'Asie, pour venir, à la tête d'une nombreuse caravane, planter ses tentes sur un mamelon situé entre le Mont Néro (Montagne Noire) et les montagnes de feu (Pyrénées). Le nom de Carcas qui fut donné à cet oppidum signifie : « Cité de Grâce ».

Selon un chroniqueur, cité par Loubet dans un « Mémoire adressé en 1650, à Monseigneur de Marca, Archevêque de Toulouse, Carcassonne fut bâtie 550 ans avant Rome, après la sortie du Peuple d'Israël de l'Égypte par un des eunuques de la Reine Esther, nommé Carcas; d'où le nom de la Ville.

Besse, dans son « Histoire des Antiquitez et des Comtes de Carcassonne », (2) s'inscrit en faux contre ces assertions et explique comme suit l'histoire de l'eunuque Carcas. La Ville de Carcassonne « fut conquise, écrit-il, à force par un géant ». Celui-ci offensé du refus des Atacins (riverains de l'Aude et

(1) L. Fédié. — Histoire de Carcassonne. — Pomiès — Editeur — Carcassonne - s. d.

(2) Besse. — Hist. des Antiquitez et des Comtes de Carcassonne — Nouvelle Edition — Amiel — Carcassonne 1928. p. 14.

habitants de Carcassonne) de lui payer tribut, leur fit la guerre et après avoir longtemps assiégé la ville, il réussit à s'en emparer par la force. Il devint ainsi lui et ses descendants « rois du Carcassez ». Ce géant prit le nom de Carcasso, c'est-à-dire le nom de la ville conquise, et c'est lui, selon Besse, que l'on peut identifier comme étant le Carcas de la légende ci-dessus rapportée.

II. — D'autre part Besse nous donne sa propre version sur les origines de la ville. (1).

La ville fut fondée par les Atacins ou habitants des bords de l'Aude. Cette rivière avait pris le nom d'Atax de « celui d'un oiseau à quatre pieds qui a les jambes de derrière plus longues que celles du devant et dont il est fait mention dans le Lévitique ». Les Atacins donnèrent à leur ville le nom même de la rivière : ce fut le bourg d'Atax « que maintenant nous appelons Carcassonne et qui pour estre la première place que les Atacins bâtirent en ce pays, n'eut un bien long temps autre nom que celui du fleuve sur lequel elle est assise ».

D'où lui vint donc son changement de nom ? C'est ce que Besse nous explique ainsi. Enée était venu en Gaule pour conduire une colonie de Troyens. Une partie de cette colonie s'arrêta chez les Atacins. Enée aurait alors consacré la place d'Atax à Apollon. Or cette divinité lui aurait fourni un grand nombre de dards et de javelots au cours d'une guerre; en suite de quoi le troyen aurait donné à la ville le nom de « Carcasso Anchysac » signifiant le « Carquois d'Anchise ».

II. — LES HEROS ET LES SAINTS

Charlemagne à Carcassonne.

Le Roman de Philomena (2) manuscrit en langue romane rapporte que Charlemagne, faisant le siège de Carcassonne depuis longtemps, comprit qu'il s'emparerait de la ville le jour où il vit cinq tours s'incliner devant lui; et, presque à la même époque, Philippe Mousket (3) raconte que les murailles de la

(1) Besse. op. cit. p. 3 s. 9.

(2) Philomena. Manuscrit en 2 exemplaires. XIII^e. a) Brit. Mus. add. 21.218. b) Bib. Nat. 2232. Copie in Doat E. VII et Bib. Mijanes à Aix 143.

(3) Chroniques de Philippe Mousquet ; v. 12043 ; publiée par le Baron de Reiffenberg.

Ville ont salué l'Empereur. La tradition se maintient toujours et au XIV^{me} siècle la Chanson de la Croisade des Albigeois (1) s'exprime ainsi.

Que Karles l'empeiraire, le fortz reis coronats,
Les tenc plus de VII ans, so dizon, asetjatz.
Qu'auc no los poc conquerre les ivers nils estatz;
Las tors li sopléjéro can il s'en fo anatz.
Per que pois la comquis cau lai fo retornatz.
Si la gesto no men, aiso fo veritatz.
Qu'estiers no la prendreitz.

Besse et Catel reproduisent au XVII^e siècle cette légende. Besse écrit : « C'est sur les Sarrazins que Charlemagne conquiert Carcassonne en l'an de l'Incarnation de Jésus-Christ 791, comme l'a écrit Philomena, secrétaire de l'Empereur..., à propos de quoy l'histoire assure qu'il endura bien de peines et de traverses et y perdit sa plus généreuse noblesse ; mais voyant par merveille quelques tours de la Ville s'incliner devers son camp, comme si elles eussent voulu déjà saluer pour seigneur et maître et oster le chapeau devant sa Majesté et lui faire la révérence, il reconnut que par une Providence toute spéciale de Dieu, il la prendrait bien-tost. La chose advint ainsi en peu de jours après que Anchyse lors Roy sarrazin à Carcassonne, pressé de la famine, fut contraint de la lui rendre ». (2)

Catel raconte que Charlemagne, fatigué du siège lorsqu'une tour « qu'on appelle encore tour Charlemagne laquelle est hors de la ligne des autres, s'avança et en saluant s'inclina ; et d'une autre tour qui estoit aux mêmes murailles le couvert tomba, comme si elle eut voulu sortir le chapeau devant Charlemagne ; cette tour est encore découverte, et comme dit la tradition, on ne l'a pu depuis couvrir » (3).

Dame Carcas.

Sur un pilier situé à droite de la porte Narbonnaise se trouve le buste, fameux dans les pays d'Aude, dit de Dame Carcas. Ce buste d'un travail assez grossier est dû probablement à un sculpteur inconnu du XV^e siècle. Au bas de ce buste on lit :

(1) Chanson de la Croisade des Albigeois. Ed. Meyer. St XXIV.

(2) Besse. op. cit. p. 58.

(3) Il s'agit ici de la Tour Pinte. Catel. Mémoires de Languedoc p. 809. Cf. aussi Jourdan. op. cit. p. 170.

« Sum Carcas ». C'est une légende qui inspira le statuaire et qui est intégralement rapportée par le vieil historien de Carcassonne G. Besse : « Une dame sarrazine, écrit cet auteur, qu'on appelle Dame Carcas, non pas que ce fût vraisemblablement son nom, mais pour ce qu'elle fut réputée comme la Dame et la Reyne de Carcassonne, et peut-estre étoit-ce la femme de Balaach, voyant ce prince mort, s'introduit d'elle-même à la défense de la place, devant laquelle St-Charlemagne demeura 5 ans, et à raison duquel siège la famine s'y mit, et, dit-on, qu'elle y perdit tous ses soldats, et se trouva seule la deffence-resse de la Ville. Mais comme elle était douée d'un esprit aussi grand que le cœur, elle s'advisa de ce stratagème de faire paroistre aux tours de la ville des hommes de paille, chacun avec son arbaleste et continuellement faisant le tour des murailles, elle ne cessait de décocher des traits sur les ennemis. Et, dit-on de plus, qu'ayant ramassé tous les bonnets des morts, elle se montrait icy avec un rouge, là avec un blanc, ailleurs avec un gris ou un blû, et par les changements de bonnets des différentes couleurs, elle abusait le camp et persuadait sans peine aux chrestiens que la place avait encore bien des soldats pour la garder. Quoy plus ?... Se voyant après tout cela réduite à l'extrémité par le défaut de vivres, elle fit manger à un pourceau toute une eymine de bled qui lui restait, et à l'instant le précipita en bas des murs, en sorte qu'il se creva et fit croire par là, aux français qu'il fallait bien que la ville fut abondamment pourvue de bled, puis qu'on en donnoit à manger jusques aux pourceaux. »

Dans un vieux poème, il est parlé de cette Dame Carcas en ces termes :

Pour abréger quand il voulut sortir
Dame Carcas me voulut avertir,
En me disant, amy, il te supplie
Par tes écrits ne m'olmets, ne m'oublie
Comme par moi toute seule personne
Fut deffendüe la Cité de Carcassonne,
Dont à présent par très bonne raison
Ont pris de moi leur titre et leur blason;
Car moindre los n'est garder que détruire
Une forte Cité, que la faire construire. (1).

(1) Jean Dupré. Palais des Nobles Dames. Imprimé vers 1538. Brunet, Manuel du Libraire.

On veut nous faire accroire sur ce propos que Charlemagne leva enfin le siège, mais Carcas voyant dessus le haut des murailles de la ville défilér les troupes elle sortit en mesme temps et suivit le camp, appelant Charlemagne, de sorte que celui le premier qui en advertit l'empereur, lui dit : Sire, Carcas te sonne et, de là, dit-on, est venu le nom de Carcassonne (1).

Alors elle soumit sa vie et sa personne même à Charlemagne et promit de se faire chrestienne, et ensuite le roy entra dans Carcassonne, lequel admirant le courage de l'Amazone, voulut qu'elle demeurât tousiours la maitresse de la Ville et, incontinent après son baptesme, il lui donna pour époux un gentilhomme d'illustre race qui suivait l'armée appelé Roger; d'où l'on dit que sont descendus ces Roger comtes de Carcassonne... Le récit fabuleux qu'on fait de cette guerrière adiouste que les sarrazins indignez, non pas de ce qu'elle avait rendu la place sachant assez qu'elle avait combattu iusque à l'extrémité, mais bien plustot de ce qu'elle s'était faite chrétienne, et avait espousé un de leurs ennemis, ils vindrent assiéger Carcassonne deux ans après qu'elle eut esté rendüe à Charlemagne, et menasoint Carcas d'une mort infame si elle tomboit entre leurs mains. Mais à peine les payens avoient posé leur camp, que cette généreuse femme résolut de vaincre cette fortune qui menassait de la faire servir de honteuse victime à la colère de ses ennemis, et en ce dessein, elle se fit armer, et pource qu'elle estoit enceinte et que ses mamelles étoient desjà extrêmement remplies, elle fit faire exprez ces deux petits boucliers que nous voyons encore en cette ville, pour couvrir ses têtines; et pour d'autant mieux faciliter son entreprise, elle se voulut servir des armes de celles de son sexe, c'est-à-dire d'une quenouille qu'elle mit à son costé. Après avoir imbu le chanvre dont elle estoit revêtue de l'eau de vie, du soufre, du camphre et autres matières combustibles, et dans une espèce de fuseau qu'elle tenait en sa main elle portoit cachée une mèche allumée, et en cet équipage sortit de nuit de la Ville. Elle exécuta si généreusement tout ce qu'elle avait desseigné, que l'armée des Sarrazins vit presque tout à la fois et le feu et les cendres de leurs machines, et à ce signal les chrestiens étant sortis de la place, car c'estait l'ordre

(1) Variante. Il existe une variante que nous avons nous-mêmes entendue raconter dans notre enfance : « En voyant partir les troupes assiégeantes. Dame Carcas se précipita à l'église cathédrale et se mit à sonner les cloches à toute volée, pour annoncer la fin du siège. Un grand concours de peuple se précipita dans les rues, délirant de joie en s'écriant : Dame Carcas sonne ! d'où le nom donné à la ville.

qu'elle leur avait donné, la confusion et le désordre fut si grand parmi les ennemis que tout se mit en déroute...

Telle est la légende dont Besse ajoute « que les vieilles femmes en ce pays amusent d'ordinaire les petits enfants. (1)

Les Rivalités sociales et Dame Carcas.

Jourdane rappelle dans son « Folklore » les rivalités séculaires qui séparent les habitants de la « Cité » « Ciutadels » et les habitants du bourg « bourgadels ». En ce qui concerne spécialement Carcassonne, il attribue à ces rivalités une origine historique : les guerres de religions. Nous croyons que les guerres, si elles contribuèrent à entretenir les rivalités n'en sont pas la source. Monsieur Jordy notre excellent collègue nous entretenait d'un phénomène de désertion lent et graduel qui dépeupla la Cité au profit de la Ville basse et qui nous paraît une explication plus valable des dissensions qui s'élevèrent entre les habitants de ces deux centres urbains. Dès le début du xv^e siècle, les corps constitués et les notables de la Cité venaient habiter dans la Ville basse. Le dépeuplement était tel qu'il fut très tôt question de supprimer la municipalité de la Ville haute et de transférer ses pouvoirs à celle de la Ville Basse (2). Grande émotion à la Cité et hostilité marquée à l'égard de la Ville Basse. Cette hostilité fut rendue tangible par l'érection, à une date indéterminée, mais probablement au xv^e siècle, de la statue dite de « Dame Carcas ». Ce buste ne serait autre que l'affirmation des droits et prérogatives de la Cité contre les prétentions à l'hégémonie de la Ville basse. « Sum Carcas », l'inscription située au bas du buste signifierait : « Moi seule, suis Carcassonne ». Défi des Ciutadels inscrit dans la pierre.

Après la suppression effective de la municipalité, un mépris accusé se manifestait de la part des habitants du bourg, à l'égard des habitants de la Cité et il n'y a pas encore très longtemps qu'on pouvait entendre dire non sans dédain d'une personne habitant la Cité : « O, aco es un Ciutadel ! » Cette même rivalité se marquait encore dans les querelles de la jeunesse qui parfois en venait aux mains (3).

De nos jours cette hostilité millénaire a à peu près disparue.

(1) Besse. op. cit. p.

(2) De fait le consulat de la Cité ne fut supprimé que longtemps après en l'an VIII.

(3) Soulignons qu'il existait aussi des rivalités semblables contre les citadins et les habitants du faubourg de la « Barbacane ».

Raimond Roger, comte de Carcassonne.

La mémoire populaire a conservé surtout des souvenirs légendaires attachés à la dynastie des Trencavel et particulièrement à la lutte de Raimond Roger contre Simon de Montfort. On rapporte que le comte après avoir été enfermé par Simon de Montfort dans la Tour Pinte put s'évader sous un déguisement et, en se laissant glisser par un puits creusé dans l'épaisseur de la Tour Saint-Nazaire, qui s'ouvrait dans les lices, réussit à atteindre la poterne du Razès. Il allait franchir celle-ci, lorsqu'il fut reconnu par un soldat croisé et ramené dans sa prison où il expira peu de temps après. La tradition ajoute que Raimond-Roger n'est pas mort naturellement. (1).

La Pierre tombale de Simon de Montfort.

Il y a, en l'église Saint-Nazaire à la Cité une grande pierre tombale, qui porte gravée en creux l'image d'un chevalier. La tradition rapporte qu'il s'agit de Simon de Montfort en raison de la taille gigantesque de cette gravure. Besse rapporte cette opinion. Il faut ajouter que cette pierre porte effectivement comme signes héraldiques le lien de Montfort et la croix des comtes de Toulouse (2).

Les origines du Christianisme à Carcassonne

La légende de St-Saturnin.

St Saturnin vint sur l'ordre de St Pierre prêcher la foi nouvelle aux habitants de Carcassonne et de la région. « Cette nouveauté déplut à Ruffin, prévôt des Romains à Carcassonne et pour ne vouloir donner créance il crut de faire une action agréable à cette multitude de fausses Divinités qu'il adorait, de faire jeter en prison celui qui depuis au seul signe de la sainte Croix brisa leurs Idoles. Un ange l'arracha de la tour (3) où il était détenu et malgré la rage de Prévost le peuple de Carcassonne confessa dès ce moment le nom de Dieu crucifié et tantost après le martyre de ce grand saint, il fit de sa prison une Eglise et la dédia à son nom ». (4).

(1) Jourdanne. Folklore de l'Aude p. 196.

(2) Jourdanne, op. cit. p. 221.

(3) Tour du Sacraire de St Sernin.

(4) Besse, op. cit. p. 34.

Saint-Gimer premier évêque de Carcassonne.

« L'Eglise ne fait pas mention d'autre premier Evêque que de S. Gimera, que nous disons S. Gimer, natif de Carcassonne et du faux-bourg, appelé Barbecane et lequel dez le temps même de son enfance donna des preuves de sa sainteté : il mourut l'an 300 de nostre Seigneur, après avoir tenu le Siège dix ans. A la muraille, vis à vis de la chapelle du St Sacrement de ladite Eglise St Nazaire, est peint un Evêque ayant un chanoine à ses pieds à genoux, avec cette inscription au-dessous.

SANCTUS GUIMERA PRIMUS EPISCOPUS
PRÆSENTIS ECCLESIAE

Quoy qu'il soit qualifié de Noblesse dans les légendes, la tradition porte qu'il estait fils de basse condition et que sa mère le foueta diverses fois pour ce qu'il lui déroba de la paste pour la donner aux pauvres. En suite dequoy on dit que tout jeune garçon qu'il estait, un jour que sa mère allait l'achever de coups pour ce même sujet, il la conjura d'aller visiter sa mayt (1) devant de le battre : laquelle mayt se trouva toute pleine pour une pugnère de farine qu'elle avait pétrie. Après ce miracle ce bien-heureux enfant fut donné aux prestres réguliers qui servaient alors l'Eglise St Nazaire, où il profita si avantageusement de leurs instructions, qu'il devint un parfait imitateur de Jésus-Christ ; son humilité était extrême devant Dieu et devant les hommes, et à cause de cela, il était toujours le dernier de tous; son occupation ordinaire estait à l'exercice des plus vils et abjects affaires de la maison, et pour ne pas être vaincu du Diable, il jeunait ordinairement, couchait dessus la terre et déchirait son corps avec de rudes et larges courroyes qu'il portait secrètement sur soy : receu qu'il fut Evêque, il prédit son trépas et mourut le treizième Février, jour de Dimanche et fut ensevely dans son Eglise, qui depuis en fait feste à pareil jour que celui de son décez. Pierre de Rochefort, évêque de Carcassonne fit enchasser la tête de ce St Prélat en une caisse d'argent; et sa maison en la Barbecane est aujourd'huy une Chapelle dédiée à son nom par les habitants dudit faux-bourg, où, il y a encore quelques familles du même nom et disent descendre de même tige. » (2). L'église St Gimer actuelle

(1) Pétrin. huche.

(2) Besse. op. cit. p. 35.

a été construite par Viollet-le-Duc et il y a des gens qui assurent que chaque fois qu'on a essayé d'y transporter le corps du Saint, celui-ci est revenu tout seul pendant la nuit à son gîte primitif (1).

Cant de San-Gimer

I

San-Gimer qu'ero un sant homé,
Tretzièmè (2) abesqué de Ciutat
Prégo Diu per la Barbacano
E per Guillaumé Soulairac (3).

II

Les basés que soun al parterro
Se fleuriran aqueste hiver
Les poutaren a la capello
Al servici de San-Gimer.

La translation des cendres de St Hilaire évêque de Carcassonne et les miracles qui se produisirent.

« En l'an 978, aux Calendes de Mars, le Comte et la Comtesse (de Carcassonne) (4), avec Franco, Evesque de Carcassonne et Benoit, abbé de S. Hilaire, assistez de plusieurs abbéz et autres, firent faire la translation du corps de St Hilaire Evêque de Carcassonne et fondateur de l'abbaye dudit S. Hilaire, prez Carcassonne. A l'ouverture de son sépulchre il en sortit une odeur excellente, et ses ossements donnèrent la veuë à un enfant aveugle-né et la rendirent à un autre, après quoy ils furent mis dans un tombeau de pierre derrière le Maitre Autel de l'Eglise de son Abbaye.

(1) Foncin : Guide de la Cité de Carcassonne, Pomiès Editeur, p. 95.

VARIANTES

(2) Au lieu de tretzièmè, prumiè. Saint Gimer aurait été le premier évêque ayant son siège à la Cité. Ses prédécesseurs avaient leur siège à la Trivalle, à Sainte-Marie du Sauveur.

(3) Au lieu de : per Guillaume Soulairac, per le moundé de Ciutat.

Guillaume Soulairac, boulanger au faubourg de la Barbacane, prétendant être un descendant de la famille de St Gimer, son nom aurait été substitué à : per le moundé de Ciutat.

(d'après Michel Jordy).

(4) Il s'agit de Roger II.

Le même S. Hilaire aurait dit-on assuré la victoire de Roger II comte de Carcassonne en guerre contre le Comte Olivier et l'on rapporte que les combattants avaient vu le St marcher au combat devant les troupes de Roger, vêtu de blanc et qu'ainsi toutes ces troupes seraient revenues saines et sauvées sans un mort ni un blessé. (1).

La Vierge de la Porte narbonnaise.

La Vierge placée au dessus de la Porte Narbonnaise a la tête penchée depuis l'époque où un archer sacrilège la frappa d'une flèche (2).

Cette Vierge vit arriver l'ennemi et la sentinelle s'étant endormie elle la réveilla en lui criant : « Sentinelle prenez garde à vous ». (3).

III. — LEGENDES ET TRADITIONS

Alaric et le trésor de Salomon.

L'Empereur Honorius fit don aux Goths de toutes les terres conquises par les Vandales. Après avoir chassé ces derniers et repris Carcassonne Alaric le Grand leur roi « dans l'appréhension qu'il eut que les trésors qu'il avait pillés de Rome, parmi lesquels étaient les dépouilles du Temple de Salomon, pourraient enfin servir de matière à l'envie de ses voisins, il fit bastir ses grandes et hautes murailles et tours de structure à la rustique qui ornent encore de nos jours la Cité de Carcassonne, bastiment à la vérité digne de la magnificence d'un si riche et si puissant roy qu'Alaric et que de ce temps-là mesme on appela forteresse. La tour qu'il fit exprez bastir pour remettre tous les trésors, est celle même que nous appelons encore la tour du trésor (4), et à raison dequoy cette ville s'acquit le titre de « Gazathorum », c'est-à-dire le trésor des Goths, et fut depuis régie et gouvernée par des Comtes, dignité fort familière à ce peuple.

En cette qualité Hibba deffendit la place assiégée par les français durant le règne d'Alaric le Jeune qui fut tué devant Carcas-

(1) Besse op. cit. p. 76.

(2) Jourdane. Contribution au Folklore de l'Aude. Carcassonne. Gabelle. 1900. p. 221.

(3) Sabarthés. Tradition orale.

(4) C'est la tour dite : Tour du Trésaut.

sonne et non pas devant Poitiers comme nous ferons voir bientôt et Théodore roy des Ostrogoths son beau-père, qui régnait en Italie, ayant depuis fait lever le siège, il enleva de cette ville tous les trésors et les fit transporter à Ravenne... Cet enlèvement des trésors de Carcassonne fut fait sous ce prétexte que Théodore, ou Théodoric, avait l'administration de la personne et des biens d'Amalric ou Amalàric, fils de la fille d'Alaric, qui devait succéder au royaume, à cause qu'Alaric n'avait point d'enfants mâles légitimes.

Nous tenons pourtant par tradition que les Goths effrayés de la venue d'Attila, roy des Huns en ce pays, jetèrent une grande partie de ce trésor dans le grand puyts de la Ville, qui est une des belles pièces qu'on puisse voir : mais comme il est inépuisable on n'a jamais pû en retirer rien. Certes c'est une chose prodigieuse que la grandeur et la profondeur de ce puyts; il n'y a encore personne qui l'aye pu trouver quelque peine qu'on s'en soit autrefois faite, pour ce que c'est un rocher creux et qui a des grandes concavitez. Un faiseur de vers de notre ville en a entre autres stances faite celle-cy :

- Dejoux la fassado dal Cel
Jamay nou fourec poux pus bel.
Quinze peiros l'y fan fa rodo,
Tres pans quadaguno en largeou,
Et aytal trouo qui le rodo.
Quarante-cinq pans dins sa rondou.
- Tres carreillos de latou fi
Servisson a cado vesi,
Per de son aigo fa pousados;
Las goutos que tournon abal
Semblon de perlos degrunados,
Ou de coulobros de cristal.
- Abal acos un roc prigoun,
Que s'on le regardo d'amoun
Fa bese l'aigo touto escouro,
Et l'œil se trouvo pla troumpat
Quand sa visto l'y asseguro
Que l'argent a mens de beautat.
- Laioux aco soun de Palaix,
Out la voux trouvo le relaix
Que fa l'echo dins sa caverno,
Las Naiados à tout perpaux
Davan les Dieux que las governo
Y canton et fan mille sautx.

- A qui de toutis les coustatz.
A de bans dinx le roc taillatz
En bel cisel de la Naturo,
Et bel copx de coulcats ou dreix
Sembloun de Giagan en pousturo
De lour voule fa las aleix.

- L'aigo aqui rajo de per tout,
La peiro rix de son degout,
Tout y par dinx qualquo alegreno,
Et diriox à bese le loc
Que las ques de la mar princesso
Es nascudo dinx aquel roc.

- A tabe dedinx sa grandou,
Et dinx sa largio proffoundou
Que trouo la terro à soun centre,
Diriox qu'asseguradomen
Soun sourtidos d'aguel gran ventre
Nostros tours tout entieromen. (1).

Cette croyance est restée longtemps fort vivace. On en trouve trace jusque dans les rapports officiels adressés au gouvernement. C'est ainsi que dans un « Mémoire » du 2 Avril 1774 déposé aux archives du génie à Perpignan et contenant une description du château de la Cité, cette tradition est rapportée. Rien n'aurait pu la détruire, si des fouilles faites en 1808 par la municipalité n'en avaient montré l'inanité (2).

D'autres légendes se rattachent encore à l'existence du grand puits. « C'est dans ses profondeurs que Satan aurait précipité sept archers qui avaient médité des apôtres et du bienheureux St Gimer. Etant en liesse, dans les rues de la ville pendant la nuit, ces mécréants rencontrèrent un âne couvert d'une riche housse. Ils s'en emparèrent et l'un après l'autre montèrent sur son dos. Or l'animal grandissait à mesure qu'ils prenaient place, si bien qu'ils purent tous s'asseoir. Alors la riche housse se changea en un drap funéraire et l'étrange monture prit sa course. Après une station au cimetière où les tombes se soulevèrent laissant passage aux trépassés qui entonnèrent un chant funèbre, l'âne qui n'était autre que Safan se précipita vers le grand puits

(1) Besse. op. cit. p. 38 sq.

(2) Cf. Jourdanne, Folklore de l'Aude. p. 149.

et plongeait dans ses profondeurs entraînant les sept archers qui lui appartenaient désormais. (1).

D'autres traditions rapportent qu'au fond de ce puits se trouvent les portes des souterrains les plus vastes de la Cité, ou encore qu'il renferme des grottes merveilleuses habitées par des fées. (2). Enfin le Grand Puits serait aussi la demeure d'un Curé Maudit. Lorsque sonne la messe de minuit, à la Noël, il veut sortir du cachot où il est enfermé pour n'avoir pas dit les messes dont il a reçu le prix durant sa vie. Certaines personnes affirment avoir perçu ses gémissements (3).

La Tour Malpel.

En 1792, le général Dugommier fut envoyé dans le midi pour y rassembler une armée contre les Espagnols. Il établit son camp à Auriac aux environs de Carcassonne. Les volontaires s'y rendirent en foule. Ceux de Carcassonne y furent conduits par un nommé Malpel que ses chansons patoises avaient rendu populaire. Il avait excité chez les Carcassonnais un tel enthousiasme qu'à cette occasion ils le nommèrent leur capitaine. C'est en chantant ses compositions qu'ils arrivèrent à Auriac. Ils ne s'en tinrent pas là. Les jours suivants les exercices alternèrent avec les chants de Malpel et cela d'une façon si persistante que Dugommier qui ne comprenait pas l'idiome dans lequel ils étaient composés s'imagina qu'ils contenaient des calomnies royalistes contre la Révolution. Il ordonna de les faire cesser. Les chants continuèrent de plus belle. Irrité Dugommier fit saisir le capitaine qui fut enfermé dans une tour de la Cité. Cette tour qui s'appelait alors Tour St Paul fut baptisée par le populaire tour Malpel. C'est qu'en effet notre homme s'était procuré un violon et tous ceux qui s'approchaient de la tour pouvaient l'entendre entonner ses chansons patoises. C'est pour cela que depuis cette époque, on peut entendre dans les rues de la vieille Cité retentir cette menace adressée aux enfants turbulents : « *S'es pas satge, pichou, l'embouïaren jouga dal biuloun d'ins la tour de Malpel.* » (4).

(1) Cf. Jourdane, op. cit. p. 220. Scévole Bée. Journal l'Aude. 24 Janvier 1838 — et Abbé Montagné Folklore-Aude.

(2) Cf. poésie ci-dessus.

(3) Jourdane, op. cit. p. 221.

(4) Cf. A. Rouquet : La Tour de Malpel, in Revue Méridionale. Octobre 91.

Les Souterrains de la Cité.

L'imagination populaire prête à la Cité de nombreux souterrains. Nous avons signalé déjà dans les croyances relatives au Grand Puits les souterrains qui soi-disant débouchaient à l'intérieur de ce monument; mais ce ne sont pas les seuls. Un souterrain, paraît-il, partait de la tour du Grand Burlas pour aboutir en pleine campagne. Dans la tour Bénazet, la tradition place une cave très profonde. Une autre tradition dont on peut trouver confirmation dans Mahul d'après la « Chanson de la Croisade », veut que d'énormes souterrains aient relié la Cité aux châteaux de Lastours. C'est par ces souterrains, dit-on, que les habitants de Carcassonne échappèrent à Simon de Montfort, lorsque la trahison du légat Arnaud les eut privés de leur chef le Vicomte Raimond Roger. Voici le passage de la chronique qui parle de ces souterrains. « *Calcun de las gens del dit legat ses apersebut lendema, que en toute la dita villa, non y avia home ni fenna, ainsi que luy semblava; car sen eren toutz anatz per alcun conduit che avia en la dita Ciutat, lo qual anava ferir en las tors de Cabardès, à tres leguas de la dita Ciutat; et en aquela forma e manière be se eran salvatz.* » (1). Chose curieuse, il y a à Lastours, à flanc de coteau une grotte assez profonde que les habitants appellent le « trou de la Cité ».

Légende du Puits de la tour St Nazaire.

Une vieille tradition veut qu'une belle jeune fille, torturée par un amour malheureux se soit précipitée dans le puits qui se trouve en la tour St Nazaire. Mais soutenue sur les eaux par ses vêtements, elle aurait été secourue à temps et ranimée. Certaines gens ajoutent qu'à la suite de cette malheureuse tentative un amour si constant aurait reçu sa récompense.

IV. — ANCIENS USAGES DE L'EGLISE DE CARCASSONNE

Le Rituel ou ordinaire du diocèse de Carcassonne, imprimé par les soins du Chapitre en 1517, nous a conservé le témoignage de cérémonies aujourd'hui disparues.

1) Rite mortuaire :

Le curé ou le prêtre, lorsqu'il portait le St Viatique à un

(1) Mahul. Cartulaire. III, 31.

malade était obligé de s'assurer de sa foi sur les articles suivants :

— Croyez-vous que le Pain que le prêtre met sur l'autel au commencement de la Messe soit converti au corps de J.-C. après qu'il a dit les paroles que le Sauveur dit le jour de la Cène, lorsqu'il bénit le pain, le rompit et le donna à ses disciples en leur disant : Prenez et mangez, car ceci est mon corps ?

— Croyez-vous que J.-C. soit né de la Vierge-Marie la nuit de Noël ?

— Croyez-vous qu'il est mort le Vendredi Saint ?

Il y est fait mention d'autre part d'une bénédiction solennelle des pains de charité, qu'on devait distribuer ensuite aux pauvres : dans laquelle le célébrant, après les avoir bénis, prenait un de ces pains, le partageait en quatre parties et les jetait ensuite vers les quatre parties du monde en chantant 3 fois l'antienne : de quinque Panibus, et élevant sa voix à chaque fois.

2) Rite de la bénédiction des cloches.

Dans la bénédiction des cloches, le Prêtre bénissait en premier lieu le métal, ensuite le fourneau; pendant que le métal fondait, il chantait les litanies avec les assistants, dans lesquelles on invoquait 3 fois la Ste Vierge sous trois qualités différentes : au commencement sous la qualité de Ste Marie; au milieu sous celle de Mère de Dieu; vers la fin sous celle de la première de toutes les Vierges. On invoquait aussi tous les saints en général au commencement, au milieu et à la fin. On y ajoutait l'évangile de St Jean : In Principio, et, lorsque le métal coulait, on chantait le « Veni Creator ». (1).

LES TROUBADOURS ET LA CITE

Monsieur R. Nelli, notre dévoué secrétaire général a bien voulu nous transmettre cette note sur les troubadours de la Cité. Nous l'en remercions.

Les troubadours intéressent l'histoire littéraire et non pas le Folklore. Nous avons cru utile pourtant, de rechercher dans quelle mesure la tradition populaire se souvenait encore de nos plus anciens poètes.

(1) Voir Bouges. Histoire ecclésiastique et civile de la Ville de Carcassonne. Paris 1741. p. 296-297.

La Cité a donné le jour à deux troubadours au moins : *Arnaut de Carcassès* et *Mir Bernat*, tous deux du XIII^e siècle. Pour le premier son origine carcassonnaise est loin d'être certaine : on le fait plutôt naître à Carcassès, hameau de la Roque-de-Fa. Il a laissé une « nouvelle » ravissante : où le perroquet tient le principal rôle (cf. Alibert et René Nelli : *Les Troubadours de l'Aude : Pyrénées*. Privat-Didier). Certains folkloristes locaux ont voulu voir un lien entre la fête du Papegay célébrée anciennement à la Cité et le papegay chanté par notre poète : simple coïncidence à notre avis.

A. de Carcassès n'a laissé aucun souvenir dans le Folklore de la Cité.

Dès le XVII^e siècle nos vieux poètes étaient bien oubliés. Besse, parlant de Ramon de Miraval (Miraval Cabardès à 18 km. de Carcassonne) « poète Carcassonnais qui vivait au temps de nos comtes », estropie son nom et l'appelle Guillaume de Mirevaux. Il avoue qu'il n'a « pu encore rien voir de cet auteur », ce qui montre bien que les manuscrits des troubadours étaient devenus, dès cette époque, tout à fait rares. Il y avait au dire de Besse, dans R. de Miraval, une allusion à de prétendus rois ayant régné sur le Carcassez (Besse : *Histoire des Antiquités et Comtes de Carcassonne*, p. 15). Je ne sais dans quel poème de Miraval, Besse — ou plutôt ceux qui l'ont renseigné — avaient vu cela. Est-on en présence d'un contre-sens pur et simple commis par les érudits de l'époque qui, dans ce cas auraient eu entre les mains un manuscrit de troubadour et l'auraient mal compris — ou d'une tradition plus ancienne attribuant à R. de Miraval la paternité d'un certain nombre de légendes inventées après coup ? La première hypothèse semble vraisemblable. Mais si la deuxième était vraie, il faudrait admettre que R. de Miraval était encore assez populaire à la Cité au temps de Besse.

Mir Bernat, lui, est sûrement né à Carcassonne, à la Cité. Dans tous les cas il y a habité. Le nom de Mir était d'ailleurs fort répandu dans notre ville, au XVII^e siècle, et l'est encore (cf. L. Alibert et R. Nelli : *Troubadours de l'Aude*). Une tradition, assez vague il est vrai prétend situer cette demeure au débouché de la rue de la Porte d'Aude devant le château comtal. La maison portant actuellement les numéros 18 et 16 et occupant cet emplacement présente une aile à encorbellement qui peut remonter, en effet, au XIII^e siècle. Il nous serait agréable de penser que cette maison est encore hantée par le plus plaisant des fantômes.

Nous croyons devoir donner ici le seul poème de Mir Bernat
— un jeu parti — que la postérité nous ait conservé.

Tenson avec Sifre

1
Mir Bernat, mas vos ay trobat
A Carcassona, la Sicutat,
D'una re'm tenc per issarat
E vuelh vostre sen me'n aon :
En una dona ay la mitat
E no'm suy ges ben acordat
Si'm val may d'aval o d'amon.

2
Sifre, bé us tenc per arribat
Car cosselh m'avetz demandat
E ieu donar lo'us-ay honrat,
Car fort en cossir de prion :
So sapchats ben en veritat
Que si m'en cresiatz d'est mercat,
Per ver penriatz devez lo (bas).

3
Mir Bernat, venetz emportus,
Car no'm respondetz ab motz clus
La dona presatz may dejus
E ay vos ausit dire d'on.
La no'm vuelha lo rey Jhesus,
S'ieu enans nonc la prenc desus,
De lay ou sos cabellas se ton.

4
Sifre lo melhs laissatz e'l pus
E so que mai ama cascus
Segon la natura e l'us
Que fan l'autre bon drut pel mon.

Val may so d'aval no fa'l mus
E ja trobaretz, no'm n'escus

C'om genser de mi no'y respon.

5
Mir Bernat, per pauc no m'n'irays,
Car mi respondetz motz savays

Et sela part prezatz trop may
Que los druts e'ls maritz cofon ;
Que may en val, us gens assays,
C'om embratz e manei e bays
Boca e uelh e car'e fron.

1
Mir Bernat, puisque je vous ai rencontré
à la Cité de Carcassonne,
Sur une chose dont je suis en peine,
je veux avoir recours à votre jugement.
D'une dame j'ai la moitié,
Mais je ne suis pas bien fixé
Sur ce qui me vaut le mieux du bas ou du
[haut.

2
Sifre je suis heureux de votre arrivée,
Puisque vous m'avez demandé conseil
Je vous le donnerai bon
Car j'y réfléchis très profondément.
Sachez en toute vérité
Que si vous m'en croyiez dans cette affaire
Vous prendriez certainement du côté du bas.

3
Mir Bernat, vous êtes bien désagréable
De ne pas me répondre à mots couverts ;
Vous aimez mieux la dame du côté du bas
Et je vous ai entendu dire où
Que le roi Jésus ne m'aime plus,
Si je ne la prends du côté du haut,
Là où elle taille ses cheveux.

4
Sifre vous laissez le meilleur et le plus impor-
[tant,
Et ce que chacun aime le mieux,
Selon la nature et la coutume
Que suivent tous les bons amants dans le
[monde.
Il vaut mieux le bas que le museau
Et vous trouverez certes, et je ne m'en excu-
[se pas,
Que personne ne répond plus à propos que
[moi sur ce point.

5
Mir Bernat, peu s'en faut que je ne me
[mette en colère,
Car vous me répondez avec de grossières pa-
[roles
Et vous prisez beaucoup plus cette partie
Qui est fatale aux amants et aux maris.
Mieux vaut une gentille caresse,
Mieux vaut embrasser, caliner, baiser
La bouche, les yeux le visage et le front.

6

Sifre, no'ns engetz qu'ie'm biays
Ni'l mielhs per lo sordejour lais
Que tot dia abras e bays
Fraire, cozi e segon;
Mas d'ayso dic, que soy verays,
Que tota drudaria nays
D'aquel cap d'on pus se rescon.

7

Mir Bernat, est joe ay partit
E tenc vos tot per escarnit,
Car yeu ab cosselh del marit,
Me'n mostre bel semblan volon,
Del cap de sus que ay chاوزit,
E ay vos cel estrem gequit
Que no'm podra far jauzion.

8

Sifre, vos avetz falhit
A for de cavayer marrit,
Gren comensaretz grand ardit,

Car per paor si gelos gron.
Avez sel layssat et gurpit
Per que'l bon drut son esbait
E cascus n'a l cor jauzion.

6

Sifre, ne croyez pas que je ruse
Ni que je laisse le mieux pour le pire.
Car tous les jours j'embrasse et je baise
Mes frères, mes cousins germaines ou seconds,
Mais sur ce point je dis bien sincèrement
Que l'amour naît d'autant mieux
De cet endroit qu'on le cache davantage.

7

Mir Bernat, je vous ai proposé ce jeu parti
Et je vous tiens pour bafoué,
Car suivant le conseil du mari —
Afin qu'il me fasse bon visage
J'ai choisi du côté du haut
Et je vous ai laissé la partie
Qui ne pouvait me rendre heureux.

Sifre, vous vous êtes trompé
Comme un mauvais chevalier.
Vous entreprendrez difficilement grandes

Puisque par crainte des grognements du mari,
Vous avez abandonné le côté
Qui ravit les bons amants
Et réjouit le cœur de chacun.

Traduction de René Nelli.

FOLKLORE CONTEMPORAIN

Qu'il nous soit permis de remercier chaleureusement Monsieur Sabarthès, Monsieur Michel Jordy, Mademoiselle Marguerite Rouquet, Madame Sans, Madame Césarine Fages, Madame Julie Cathala, Madame et Monsieur Tabanou, Monsieur Puel et Monsieur Cadène qui ont bien voulu nous confier leurs souvenirs.

LA VIE MATÉRIELLE

L'HABITATION. — LE CHAUFFAGE. — L'ECLAIRAGE

Aujourd'hui encore il existe à la Cité des immeubles dont les diverses parties : cave, rez-de-chaussée, étage, ont chacune un propriétaire particulier. Ces propriétaires sont souvent de familles différentes, n'habitent pas forcément l'immeuble, et quelquefois même n'habitent pas la Cité.

Cet état de choses était autrefois général. Monsieur Michel Jordy en donne l'explication suivante.

Vers le 15^e siècle la vie active qui avait jusqu'alors régné dans la Cité s'apaise de jour en jour. Le développement de la Ville Basse et son activité commerciale attirent le meilleur de la population de la Cité.

Dès le 5 juillet 1458 le chapitre constatait que les plus illustres et les plus riches familles s'établissaient tous les jours dans la ville basse, ce qui avait rendu la Cité comme un désert.

Puis ce furent : en 1656 la translation du siège présidial; en 1745 la translation de la résidence épiscopale; en 1789 la translation du chapitre cathédral; en 1800 la suppression de la municipalité motivée par l'insuffisance des ressources de la Cité peuplée presque exclusivement de manouvriers.

Ainsi, peu à peu, les immeubles autrefois habités par des nobles, des prêtres ou des bourgeois devinrent la propriété de gens très humbles.

Lorsque le chef de famille, propriétaire, venait à mourir sans autre avoir que son immeuble, ses enfants se partageaient la maison. L'un devenait possesseur d'un étage, l'autre du rez-de-

6

Sifre, no'ns eugetz qu'ie'm biays
Ni'l mielhs per lo sordejour lais
Que tot dia abras e bays
Fraire, cozi e segon;
Mas d'ayssò die, que soy verays,
Que tota drudaria nays
D'aquel cap d'on pus se rescon.

7

Mir Bernat, est joc ay partit
E tenc vos tot per escarnit,
Car yeu ab cosselh del marit,
Me'n mostre bel semblan volon,
Del cap de sus que ay chanzit,
E ay vos cel estrem gequit
Que no'm podra far jauzion.

8

Sifre, vos avetz falhit
A for de cavayer marrit,
Gren comensaretz grand ardit,

Car per paor si gelos gron.
Avetz sel layssat et gurpit
Per que'l bon drut son esbait
E cascus n'a l cor jauzion.

6

Sifre, ne croyez pas que je ruse
Ni que je laisse le mieux pour le pire.
Car tous les jours j'embrasse et je baise
Mes frères, mes cousins germains ou seconds,
Mais sur ce point je dis bien sincèrement
Que l'amour naît d'autant mieux
De cet endroit qu'on le cache davantage.

7

Mir Bernat, je vous ai proposé ce jeu parti
Et je vous tiens pour bafoué,
Car suivant le conseil du mari —
Afin qu'il me fasse bon visage
J'ai choisi du côté du haut
Et je vous ai laissé la partie
Qui ne pouvait me rendre heureux.

Sifre, vous vous êtes trompé
Comme un mauvais chevalier.
Vous entreprendrez difficilement grandes

Puisque par crainte des grognements du mari,
Vous avez abandonné le côté
Qui ravit les bons amants
Et réjouit le cœur de chacun.

Traduction de René Nelli.

FOLKLORE CONTEMPORAIN

Qu'il nous soit permis de remercier chaleureusement Monsieur Sabarthès, Monsieur Michel Jordy, Mademoiselle Marguerite Rouquet, Madame Sans, Madame Césarine Fages, Madame Julie Cathala, Madame et Monsieur Tabanou, Monsieur Puel et Monsieur Cadène qui ont bien voulu nous confier leurs souvenirs.

LA VIE MATÉRIELLE

L'HABITATION. — LE CHAUFFAGE. — L'ECLAIRAGE

Aujourd'hui encore il existe à la Cité des immeubles dont les diverses parties : cave, rez-de-chaussée, étage, ont chacune un propriétaire particulier. Ces propriétaires sont souvent de familles différentes, n'habitent pas forcément l'immeuble, et quelquefois même n'habitent pas la Cité.

Cet état de choses était autrefois général. Monsieur Michel Jordy en donne l'explication suivante.

Vers le 15^e siècle la vie active qui avait jusqu'alors régné dans la Cité s'apaise de jour en jour. Le développement de la Ville Basse et son activité commerciale attirent le meilleur de la population de la Cité.

Dès le 5 juillet 1458 le chapitre constatait que les plus illustres et les plus riches familles s'établissaient tous les jours dans la ville basse, ce qui avait rendu la Cité comme un désert.

Puis ce furent : en 1656 la translation du siège présidial; en 1745 la translation de la résidence épiscopale; en 1789 la translation du chapitre cathédral; en 1800 la suppression de la municipalité motivée par l'insuffisance des ressources de la Cité peuplée presque exclusivement de manouvriers.

Ainsi, peu à peu, les immeubles autrefois habités par des nobles, des prêtres ou des bourgeois devinrent la propriété de gens très humbles.

Lorsque le chef de famille, propriétaire, venait à mourir sans autre avoir que son immeuble, ses enfants se partageaient la maison. L'un devenait possesseur d'un étage, l'autre du rez-de-

chaussée, l'autre de la cave... Lorsque les enfants se mariaient, la maison ne pouvant abriter les nouvelles familles, ils allaient loger ailleurs, dans la Cité, dans la ville basse ou dans un autre lieu. Il arrivait bien que celui des enfants qui restait dans l'immeuble paternel rachetât la part des autres mais rarement à cause de la pauvreté des Citadins autrefois. Quand l'un des héritiers avait besoin d'argent il vendait sa part de la maison à un acheteur quelconque. Ainsi après quelques générations l'immeuble devenait la propriété de 3, 4, 5 possesseurs qui n'avaient entre eux aucun lien de parenté.

Alors s'établit peu à peu une coutume d'après laquelle la réparation de la toiture incombait à celui qui possédait la cave. Souvent ce dernier se refusait à cette obligation. Et, en vertu de ce droit coutumier les propriétaires des autres parties, plutôt que d'effectuer une dépense qui ne leur incombait pas, préféraient laisser se dégrader l'immeuble.

M. Cadène nous a rapporté le cas suivant : Un de ses parents possédait la cave et une partie du rez-de-chaussée d'une maison sise place du Grand puits. C'était lui qui devait veiller à l'entretien de la toiture. Quoiqu'il fût maçon de son état, il refusa toujours de faire les réparations nécessaires. En sorte que la maison finit par tomber en ruines et entraîna la chute de la maison voisine.

Les Lices

Les lices ont été habitées jusque vers 1880. Les maisons sur deux rangs étaient adossées aux courtines et regardaient la petite rue pavée dont on voit encore la trace. La plupart avaient un étage. Le sol du rez-de-chaussée était en terre plain.

La plupart des habitants étaient tisserands. Ils avaient l'habitude de mettre le vase de nuit sur le bord de la fenêtre. Lorsque les Carcassonnais, les jours de fête, montaient à la Cité, ils disaient : « *anan béire lous pichadous* » (nous allons voir les pots de chambre).



La plupart des maisons de la cité étaient très exigües. Les familles étaient souvent très nombreuses. Il n'était pas rare de voir 5 ou 6 enfants coucher dans le même lit.

Chauffage

Une seule pièce, la cuisine, était chauffée ordinairement au

bois. Pour économiser le bois, ou quand on n'en avait pas, on se servait du cœur des épis de maïs épillés.

L'Eclairage

On s'est éclairé au *cafel* jusque vers 1880. Monsieur M. J. conserve encore la première lampe à pétrole qu'il acheta vers cette époque au grand bazar de la ville basse.

LA NOURRITURE ET LA BOISSON

Mets divers

On pétrissait la farine chez soi et on portait la pâte à cuire chez le boulanger. C'est chez le boulanger (et chez le perruquier) que se colportaient tous les potins de la Cité et des faubourgs.



Le pain était l'essentiel de l'alimentation et il n'était pas rare, à certaines époques que les familles les plus humbles n'eussent pas autre chose à manger.



Au repas du soir, quand les œufs étaient bon marché, toute la famille se nourrissait souvent d'un seul œuf préparé avec une sauce très allongée faite de farine délayée, d'un peu de graisse, d'ail et de persil. Cette sauce donnait un peu de goût au pain que chacun y trempait.



Le dimanche on préparait souvent une *soupo de pénous* (soupe de pieds d'agneaux), ou une : *soupo de fardels* ?

Ce jour là les divers membres de la famille allaient livrer les pièces de drap qu'ils avaient tissées pendant la semaine tandis que la ménagère, après avoir mis la soupe en train devant le feu, sortait pour aller à la messe ou vaquer à diverses occupations.

Le premier qui rentrait, affamé, se coupait une tranche de pain qu'il trempait dans le pot. Les autres en faisaient autant à mesure qu'ils arrivaient. Les derniers, ne trouvant plus assez de soupe mangeaient leur pain avec un morceau de la viande qui restait au fond. A l'heure du repas la ménagère s'apercevant que le pot était à peu près vide, le remplissait avec l'eau de la cruche et versait dans les assiettes cette soupe qui n'avait plus aucune saveur.



Le hareng saur fumé « l'alencado » était, avec le pain, l'un des aliments les plus coutumiers parce que l'un des moins chers.

Quand il n'y avait pas autre chose à manger, et qu'il n'y avait plus d'argent dans le tiroir du buffet, ou faisait un repas avec un hareng partagé entre tous les membres de la famille.

On cite le cas d'une famille de 12 personnes qui fit tout le carême avec un seul hareng. La ménagère l'avait suspendu au plafond de la cuisine avec une ficelle. A l'heure des repas, chacun frottait son morceau de pain au poisson qui s'amenuisait tous les jours.

« *Lous ei acountentadis toutis am'uno alencado* » disait en riant la mère de famille.

« Je les ai tous contentés avec un hareng ».



Ana à Berlin

A l'entrée de la Porte Narbonnaise, du côté opposé à celui de Dame Carcas se trouvait un bureau d'octroi qui prélevait une taxe sur l'entrée de certaines denrées, notamment le vin.

Pour éviter de payer cette taxe les habitants de la Cité allaient acheter le vin de nuit, à Cazilhac ou dans l'une des « campagnes » des environs. Là, ils commençaient par boire, puis, leurs cruches pleines, prenaient le chemin du retour, en chantant. Pour éviter la route, ils passaient au « *traouc dal Loup* » par un chemin de traverse. Et pour franchir l'enceinte ils rentraient par la poterne qui conduit à la porte de la Tour Saint Nazaire.

Il arrivait qu'une famille moins misérable élevât un cochon. Lorsqu'on le tuait on avait soin d'enlever avec la queue un bourrelet de chair gros environ comme le poing. On suspendait cette queue dans la cheminée où elle prenait peu à peu avec le goût de la fumée une couleur noirâtre. Elle était à la disposition de toutes les ménagères voisines, qui trempaient ce bourrelet grasseyé dans le pot au feu maigre préparé avec quelques pauvres légumes. Cela colorait un peu la soupe et les « yeux » qui flottaient à la surface lui donnaient, sinon la saveur, du moins l'apparence d'une soupe grasse.

Quand l'une des ménagères ne trouvait pas à sa place dans

la cheminée, la queue du cochon, elle allait chez les voisins en leur criant par la fenêtre :

« *Digos, es pas tu qu'as la cougo dal porc ?* »

Le millas

Nous devons à M^{lle} Marguerite Rouquet le récit d'une anecdote intéressante en ce sens qu'elle nous offre des renseignements sur un mets universellement répandu à la Cité il y a encore une soixantaine d'années : le Millas ou plat des pauvres :

La Duchesse d'Orléans de passage à Carcassonne s'était rendue chez Madame de Gastine, notable de la Cité. La conversation roulait sur la cuisine locale. Alors la Duchesse : « Je serais curieuse de savoir ce qu'on mange à la Cité ? »

— Du millas, répondit Madame de Gastine.

— Du millas ! Qu'est-ce donc ?

— C'est une bouillie de farine.

— J'aimerais en goûter.

— Qu'à cela ne tienne, on vous en servira demain.

Madame de Gastine envoya chercher le jour même de la fine fleur de farine de blé, délayée avec soin ; (et M^{lle} Rouquet ajoute : « *y abio pas de couquels* : Il n'y avait pas de grumeaux). La pâte ainsi obtenue fut cuite dans une excellente graisse d'oie et saupoudrée de sucre.

La duchesse enchantée déclara ce mets excellent. Mais l'histoire s'en répandit et lorsque la duchesse sur le point de partir traversait les rues de la Cité, les bonnes gens s'écriaient sur son passage :

— « *La duchesso a pas tastal de millas roustaire !* » (La duchesse n'a pas goûté le millas roturier). C'est qu'en effet le millas du peuple composé de farine grossière était fait pour 15 jours, et souvent au bout de ces 15 jours il était moisi ; ce qui n'empêchait qu'on le consommât.

Heureusement la Duchesse ne comprenait pas la langue d'oc. Depuis cet incident souvent les gens disaient en guise d'ironie : « *N'en bos pas de millas roustaire ?* » En veux-tu du millas roturier ?

Nous noterons pour mémoire que le millas qui se fait encore se fait à la farine de maïs délayée dans de l'eau et salée. C'est une coutume de faire le millas lorsque l'on tue le cochon. On incorpore alors à la pâte « *les grateous* ». Les grateous sont les légers résidus qui demeurent lorsque l'on a fait fondre la graisse

et que l'on nomme vulgairement en français des « fritons ». Les enfants adorent, lorsque le millas est cuit, gratter le récipient qui l'a contenu pour manger les parcelles de pâte durcie accrochées aux parois.



Ils avaient beau se contenter de peu, certains n'avaient quelquefois rien à manger, surtout parmi les tisserands des lices. Pas même de pain lorsqu'on était resté trop longtemps sans payer chez le boulanger. Le soir quand venait l'heure du repas les enfants, affamés, pleuraient. Alors *lou Tintamaro*, un de ces vieux tisserands, prenait les enfants par la main et leur faisait faire la ronde autour de la table en chantant. Les pleurs cessaient peu à peu. Puis le père dansait, seul devant le buffet, une danse comique. Cela durait quelquefois assez longtemps. Les enfants souriaient, puis riaient, oubliaient la faim et enfin s'endormaient. Alors la danse cessait et on les transportait au lit.



C'était devenu une coutume dans beaucoup de maisons, de chanter quand on n'avait rien à manger. Plus il y avait de misère plus on chantait. Et ceux qui passaient dans la rue, entendant ces chants disaient :

« *Tè ! aquelis an, pas de pa* »

Les fontaines

Avant l'installation de l'eau courante à la Cité, c'est-à-dire jusqu'en 1872 la plupart des habitants de l'enceinte intérieure s'alimentaient aux puits nombreux qui existent encore dans les caves. Ceux qui n'avaient pas de puits, et ceux qui habitaient les lices s'alimentaient à la *Fount Grando*, ancienne fontaine romaine située à 200 m. environ à l'Est de la Cité. Les femmes allaient puiser l'eau à l'aide de cruches particulières à 2 anses et à goulot étroit qu'on appelait *lous boutels*. Elles les portaient sur la tête, posées sur un coussinet, et mettaient leur point d'honneur à les porter en équilibre, la tête bien droite, et le plus pleines possibles.

Cette fontaine était devenue un lieu de rendez-vous pour les amoureux. Les jeunes filles y allaient après le repas du soir. Elles emportaient le moins d'eau possible dans leur cruche pour avoir l'occasion d'y retourner plus souvent. Lorsqu'elles rencontraient, à la fontaine, une personne susceptible de révéler leur manège à leur mère ou à leur père, elles remplissaient la

cruche, mais en chemin, à l'abri des regards, elles vidaient une partie de l'eau.

Sur le chemin qui conduit à Pech-Mary il y a une autre fontaine : la Fontaine Guilhot, qui était renommée pour la fraîcheur, la limpidité et la saveur de son eau. Cette eau avait, croyait-on des vertus curatives qui lui ont fait donner le nom de *Fontaine des Morts*.

Elle servait elle aussi de rendez-vous aux amoureux : Le soir, les jeunes gens et les jeunes filles n'allaient jamais se coucher sans y aller boire.



La Fontaine de Charlemagne était renommée aussi pour les vertus médicinales de son eau. Avant la guerre de 1914-1918 un habitant de la Cité vendait cette eau par bonbonnes aux habitants de la ville basse et de la ciée. Il la transportait sur un petit chariot traîné par un âne. Ses clients étaient nombreux. Ce commerce lui aurait rapporté une petite fortune.

La fête de l'eau

Grâce aux interventions de Monsieur Marcou, député de Carcassonne, l'eau courante fut installée à la Cité en 1872. Le jour de l'inauguration tous les habitants de la Cité firent un repas de fête dans les rues. Chaque famille avait transporté table, chaises et vaisselle devant sa porte au milieu de la rue. Cet événement a laissé à ceux qui y assistèrent un souvenir inoubliable.

En l'honneur de Monsieur Marcou on composa le couplet suivant :

*Boutan per aquel boun éfan
Qu'aici toutis l'alman.
E le boulion raya !
Se ba benion a fâ (bis)
Nous autres l'aurion tournat pourta.*

Nous votons pour ce bon enfant
Qu'ici tous nous l'aimons.
Et on voulait le rayer ! (de la liste des candidats à la
Si on l'avait fait députation).
Nous, nous l'aurions à nouveau « porté ».
(nous aurions présenté sa candidature).

LE COSTUME

Le costume était très pauvre. On rapiécait les vêtements usés ou déchirés avec l'étoffe qu'on avait sous la main et qui était le plus souvent d'une autre couleur. Des pantalons ou des jupes duraient ainsi jusqu'à la mort de ceux ou de celles qui les portaient et étaient même quelquefois retailés pour les enfants. Certains de ces vêtements avaient un si grand nombre de pièces qu'ils ressemblaient à un vieil habit d'Arlequin.



Quand une jeune fille se mariait on lui faisait faire ordinairement 3 robes qui devaient durer toute sa vie.



Un grand nombre de personnes : enfants, jeunes gens ou adultes allaient le plus souvent pieds-nus. Quelquefois ils se chaussaient de *grouilles* : vieilles chaussures sans tige et sans talons. Lorsqu'on voyait passer une jeune fille avec des grouilles moins misérables qu'à l'ordinaire on disait : « *Tè ! deu abé un galant* » (Tiens elle doit avoir un amoureux.)

LES METIERS

Les Tisserands

A la fin du siècle dernier et au début de ce siècle tout le monde à la Cité était tisserand. La corporation était célèbre pour sa bonne humeur. Elle se composait d'artisans travaillant à domicile.

Jourdane nous a conservé en partie la chanson dont ils s'accompagnaient en travaillant: (1)

*Iéu ei un ome qu'es pitchou,
Pitchou, Pitchou;
Am' uno clesco d'abelano
Iéu i' ei fait une cabano,
E maï encaro n'i d'n bricou
Per i faire un finestrou.*

*Iéu ei un ome qu'es pitchou
Pitchou, Pitchou;*

(1) Jourdane, Op. cit. p. 52.

*Res qu'am'un pauc de tèlo griso
I fasqueri sieis camisos,
E mai encaro n'i d'n bricou
Per i faire un giletou.*

*Iéu ei un ome qu'es pitchou
Pitchou, Pitchou
Am'uno gaspo de rasin
Iéu i'ei fait de bourdequins,
E mai encaro n'i d'n bricou
Per i faire un courrejou.*

*Iéu ei un ome qu'es pitchou
Pitchou, Pitchou ;
Am'un agulho despuntado
Iéu i fasqueri'un'espazo ;
E mai encaro n'i d'n bricou
Per i faire un coutelou.*

D'autre part Monsieur Sabarthès s'est souvenu d'un couplet appartenant à une autre chanson :

*Les tisserands sont plus que les évêques.
Du lundi ils font une fête
Et roulons la
Et roulons la navette
Le beau temps reviendra
Et roulons la.*

Les tisserands se réunissaient le soir les uns chez les autres pour boire et jouer aux cartes. Ils se procuraient en fraude du vin qui n'avait pas payé les droits d'octroi. Ils appelaient cela : « *Ana a Berlin* ».

LA VIE SOCIALE

L'ETAT-CIVIL : LES SOBRIQUETS

Tous les habitants de la Cité avaient un sobriquet et n'étaient jamais désignés par leur nom patronymique; au point que ce dernier finissait par tomber dans l'oubli. Les Citadins qui vivaient à cette époque se rappellent avec beaucoup de précision les surnoms mais leur mémoire est beaucoup moins fidèle quant aux noms.

Certains sobriquets désignaient, au pluriel, l'ensemble des membres d'une famille : *Lés Moulièros* : Les Molières; *Las Caracos* : Les Gitans.

On faisait suivre quelquefois le surnom individuel de celui du chef de famille : *La Belo de Gentil*, *La Mionet de Gentil*, *La Madeleno de Picheril*...

Mais dans la plupart des cas le sobriquet était attaché à un individu et s'éteignait avec lui : Tantôt, rarement, il n'était qu'un diminutif patois : Ville devenait *Bilou*; ou bien une déformation caricaturale du nom : Cadenat devenait *Pa de Naz* : Pas de nez ou Pan de nez. Il pouvait désigner un ordre de naissance : *Catet* pour Cadet; faire allusion à un métier : *La Saralièro* était la femme du serrurier; la *Clavellèro*, la femme du fabricant de clous, ou à une origine : *Les Moulièros* étaient sortis de Molières petit village des environs de Carcassonne. On retrouve aussi des surnoms semblables à ceux des Compagnons du Tour de France : *Lé Russo* : Le Russe; *Lé Brutoun* : Le Breton; *La Franço* : La France; *L'Anjou*. *Lé Patrou* devait indiquer la situation sociale.

Mais le plus souvent ils mettaient en relief une particularité physique ou morale : une manie, un défaut, un comportement habituel, et révélaient aussi quelquefois, par un trait essentiel, la personnalité. *Le Rei* et sa femme la *Reino*; Le Prince et sa femme la *Princesso*, l'*Empéreur* (Le Roi et la Reine; Le Prince et la Princesse; l'Empereur;) accusaient une façon d'être.

Le Masclou : le petit mâle; *Moustachou* : Le Moustachu (qui tirait sur les rats des fossés avec une carabine); *Las Barricotos* : *La Loungo et la Courto* : Les petites barriques (deux sœurs) : La longue et la courte ; *Las Gibonetos* qu'on appelait aussi *Las Très Virgulos* : Les Trois virgules (3 sœurs, minces et habillées toujours d'une robe semblable)...

Ces surnoms peignaient le physique.

Telle autre particularité était révélée par un nom d'animal :

L'Areng : Le Hareng(?); *Lé Taourou* et *La Taourouno* : Le petit Taureau (et sa femme); *la Bacoto* : La petite vache; *Lé Perdigal* : Le perdreau; *Lé Capoun* : Le chapon (?) qui appelait sa femme *la Canardo Blanco* : La Cane blanche; *Lé Rat* : Le Rat; *Lé Poulet* : Le poulet; *Lé Poul* : Le Coq; *La Piousé* : La Puce.

D'autres sobriquets révélaient une attitude morale, un trait de caractère : *L'Affligéat* : L'Affligé; *Lé Magnac* : Le Chéri (s'applique à une personne douce, caressante); *La Bierjèto* : La Petite Vierge; *La Marie Mai Miou* : La Marie plus que mienne.

Quelques uns fixaient une manie : *Marcassin* était ainsi appelé parce qu'à un certain jeu de cartes il répétait à tout propos : *marco cinq* (Marque cinq).

Il arrive qu'un surnom nous renseigne sur une coutume : ainsi *Lé Dur*. Pendant que le coiffeur de la Cité rasait un client, sa femme savonnait avec la main (avec le dos des phalanges) la figure du client suivant. Un de ceux-ci prénommé Pierre avait la barbe si dure que la femme du perruquier s'y écorchait les doigts. On l'appela *Pierré lé Dur*. Puis le prénom tomba et ne laissa subsister que le sobriquet : *Lé dur*.

Tel autre est resté célèbre parce qu'Achille Mir lui fait jouer un rôle dans *Le Lutrin* de Ladern : *Rataboul l'Allumaire* (Rataboul l'allumeur).

A titre documentaire nous donnons les surnoms dont nous n'avons pu connaître l'origine :

Lé coucou, Le Coucou; *Betassi*; *Canil*; *Michaou*; *Pipo* (La Pipe); *La Soussouno*; *Cinq-Soous*, Cinq sous; *Dous soous et mietch*, Deux sous et demi; *Chincharel*; *La Chicho*, La Chiche?; *Couscouro*; *Lé Vicari*, Le Vicaire; *La Berdusqueto*; *Tisano*, Tisane; *La Minouno*, La petite Chatte?; *Lé Tancou*; *La Saco*, le grand sac?; *Tafé*; *Rampillou*; *Pàdré*; *La Puisé*; *Desièjo*; *Le Cric*, Le Cric; *Lé Tambour*, Le Tambour; *Recoulobro*; *La Pipéto*; *Las Pinetos*; *La Cassanto*; *Berdilhou*; *Cecuit*; *Cucholo*; *Les Poutinels*; *Baratèou*; *Itou*; *Poustich*; *Machichou*; *Gibotet*; *Le Guogni*; *Pataonc*; *Lé Châté*; *Cibel*; *Machou*; *Lé Groulhè*; *Crispi*; *La Candalo*; *Lé Nanou*; *Siboul*; *Bourro*, Bourre; *La Baracouso*, La Petite Baraque; *Le Catet de Pacharil*; *Sasso*; *Bas-coul*; *Chicobet*; *Jan Patot*; *La Mionet de Gentil*; *La Belo de Gentil*; *Labit*; *Négnel*; *La Cassolo*, La Cassole; *Péceto*, petite pièce; *Pantaloun*, Pantalon; *La Ritouno* (féminin du Ritou) :

curé); *Latarel; La Méno; Janot; Maü; Chatepouli; Quillo, Quille; Quanceceré* (il répétait souvent, en français : et quand ce serait ?) *Picarel; Jan de la Paouso, Jean de la Pause; Carbono; Barril; Poutinel; Paoulou; Bissaguèlo; Paraps; Raouraou; Fougnaou; Panquéro; Jean das Esprits; La Cateto de Queillo; Lou grand Bénasi; Bitsaguel; Ounano; Le Ninèt; Boumbaillo; Bartairol; Lé Cassou; Lé Bélet; Gémisson; Tataparan; Pampuzac; COUNQUET; L'Assieto, l'Assiette.* (1).

COUTUMES DE MARIAGES

I

Voici une coutume qui comme quelques autres s'explique par la pauvreté des habitants de la Cité.

Lorsqu'une jeune fille ou un jeune homme se mariaient on ne manquait pas de faire un grand repas de noces. Mais chaque invité était tenu d'apporter son écot : l'un apportait un lapin, l'autre un poulet, un autre des fruits, etc...

II

Autre coutume, rapportée par M^{lle} Marguerite Rouquet :

A la fin du repas la mariée était obligée de chanter; et toutes les nouvelles mariées chantaient la même chanson, dont nous donnons ci-dessous les paroles :

C'est aujourd'hui que je prends le nom de femme;

Ma bague en or qui brille au doigt

— C'est mon époux qui me la donne. —

Jusqu'au tombeau brillera dans mes doigts.

(1) A quel besoin répondaient les surnoms ? que nous apprend cette coutume sur l'âme populaire ? Ce n'est pas ici le lieu d'une telle étude, mentionnons simplement les problèmes posés :

Le fait de substituer un surnom à un nom n'était-il qu'un jeu gratuit ? Nous ne le pensons pas.

Pour libérer du temps et des efforts de mémoire, pour avoir des prises immédiates et efficaces sur le réel qui l'entoure, le peuple a besoin d'une différenciation simple et nettement marquée.

Qu'étaient pour lui, qui parlait la langue d'oc, les noms patronymiques français ? Des sons étrangers, sans contenu sensible ayant perdu tout pouvoir d'évocation.

Il devait donc « coller » sur chaque individu une nouvelle étiquette qui fut un vrai « signe » et il fallut que ce signe fut ratifié et accepté par le groupe. Pour cela distraire de chaque individu son trait le plus saillant, le plus « pittoresque » qui s'imposât instantanément sans possibilité de confusion, à l'esprit.

Il recréait ainsi, inconsciemment, un langage. Un langage métaphorique, c'est-à-dire poétique..

Refrain

Adieu fleur de la jeunesse,
Adieu aimable liberté,
Aimable liberté de fille
C'est à présent qu'il me la faut quitter.

Regardez-les toutes mes camarades
Qui sont à table auprès de moi;
Regardez-les comme elles sont contentes
Dans peu de temps elles feront comme moi.

C'est aujourd'hui que je quitte mon père,
Ma tendre mère avec regret;
Si je la quitte c'est pour l'époux que j'aime
Et à lui seul je lui livre mon cœur. (1)

Tout le monde reprenait le refrain en chœur et le scandait en frappant sur la table.

Le soir vers 10 h. ou 11 h. les mariés disparaissaient. Un peu plus tard les invités se rendaient à leur chambre et leur portaient l'aillade — soupe à l'ail très épicée — dans un vase de nuit acheté pour la circonstance. Mais il arrivait qu'on ne voulut pas faire l'emplette d'un vase de nuit neuf. Alors on se servait d'un autre.

La coutume de porter l'aillade a disparu depuis assez longtemps. On apporta ensuite aux jeunes mariés — mais toujours dans un vase de nuit — du vin blanc accompagné de gâteaux.

Cette dernière coutume a disparu vers 1914.

(1) Madame Sans nous a chanté ce couplet d'une chanson qu'elle a souvent entendu à des repas de noces.

Maridoun Catarino
I fan cincanto soous
Tout d'ardits noous (liards neufs)
Mès lé que les i counto
Demando un respoundént,
Demando un respoundént
Le qu'i les counto.

On marie Catherine — on lui compte cinquante sous — Tout en liards neufs — Mais celui qui les lui assure — Demande un répondant.

III

Autrefois, avant 1900, la cérémonie du mariage à l'église avait lieu quelquefois à minuit.

Mademoiselle Rouquet pense que cette coutume fut, à l'origine, instaurée par les riches habitants de la cité qui désiraient se soustraire à la curiosité de la foule. Elle fut ensuite adoptée par d'autres mais ne se généralisa pas. Elle s'est éteinte vers 1914.

IV

Le plus souvent la mariée n'achetait pas la robe blanche : elle la louait à une lingère qui ajoutait à son métier ce petit profit. L'une de ces lingères dont on ait gardé le souvenir se nommait Maria Camboulive.

SEPULTURES

Au lieu de fleurs naturelles on plaçait autour du cercueil des fleurs artificielles qu'on louait pour la circonstance. Selon la situation des parents du défunt ces fleurs artificielles étaient plus ou moins belles : il en existait 3 catégories de prix différent. Elles étaient violettes pour les femmes, blanches pour les enfants et les jeunes filles.

Tous les hommes du cortège étaient coiffés d'un chapeau haut de forme (Gibus).

Les femmes étaient vêtues d'une robe de mérinos noir tissée par les artisans locaux, et coiffées d'un voile noir.

Sépulture d'une congréganiste

Presque toutes les femmes de la Cité étaient « congréganistes ». Ces jeunes filles formaient deux groupes : les petites congréganistes et les grandes congréganistes. Elles étaient vêtues de blanc, mais les premières portaient un ruban bleu, les autres un ruban vert (1).

Les femmes formaient un troisième groupe : *Les Anne*. Elles étaient vêtues d'une robe de mérinos noir et portaient un ruban violet.

(1) Quand une jeune congréganiste revêtait son costume, le dimanche ou les jours de fête pour aller à l'église, sa chevelure devait être entièrement cachée par la coiffe.

Lorsqu'une jeune fille de la Congrégation mourait elle était portée à l'église et au cimetière sur un brancard de bois laqué blanc, surmonté d'une sorte de dais arrondi recouvert d'une étoffe de soie blanche drapée. Le brancard était porté par douze de ses camarades vêtues de la robe blanche de cérémonie. Derrière venaient, en blanc aussi, les sœurs, puis les petites congréganistes, puis les grandes congréganistes et le clergé, enfin le cortège des parents et amis : Les hommes en haut de forme, les femmes en noir avec le voile sur la tête.

Dès la levée du corps, et tout le long du trajet les congréganistes chantaient des cantiques *en français*. M^{lle} M. R. a conservé le souvenir d'un de ces chants :

Vous le savez elle était notre amie
Elle nous apprit à nous aimer;
Et maintenant dans une autre Patrie
Pourrions-nous l'oublier
De Profundis.

Elle nous dit de prier Dieu pour elle
Le jour où elle devait mourir.
Je l'ai juré et je serai fidèle
Toujours jusqu'à mon dernier jour.
De Profundis.

Nous vous prions de lui donner un Trône
Au ciel auprès de votre fils;
Et sur son front de placer la couronne
La couronne des cieux.
De Profundis.

Ces sépultures étaient « très belles » nous dit M^{lle} M. R. Beaucoup de survivants se les rappellent fort bien et en gardent un souvenir ému et émerveillé. L'impression qu'elles faisaient sur les jeunes congréganistes était si profonde que beaucoup se promettaient de ne jamais se marier pour avoir le privilège d'être ainsi accompagnées à leur dernière demeure.

A cause des chants français mêlés aux chants latins cette cérémonie était contraire à la liturgie. Mais le clergé avait cru devoir respecter la coutume.

Il y eut cependant un différent qui opposa longtemps le clergé aux congréganistes. Le rituel veut que les prêtres soient en blanc pour les sépultures des enfants âgés de moins de sept ans. La congrégation émit la prétention d'exiger qu'il en fût de

même pour les obsèques de toutes les congréganistes, quel que fût leur âge. Le clergé s'y refusa. Il y eut contre lui une « levée de chapelets ». L'évêque dut intervenir. Et le clergé eut gain de cause.

Lorsqu'une *Anne* mourait, c'étaient les *Anne* qui suivaient le char au premier rang.

Il y avait une femme de la Cité qui avait l'habitude d'aller de maison en maison et de répéter à ceux qui la recevaient :

Cal pensa a mourir
Le souèr e le mati.

A sounado la proso (l'heure des versets de la prière)
Iéu iei pas fait moument (je ne l'ai pas entendue)
A sounado la proso
L'ouero dal jutjomén.

De terro n'aurén
A bellos palados;
De terro n'aurén
Tant que ne vouldren.

TRADUCTION

Il faut penser à mourir
Le soir et le matin.

L'heure de la prière a sonné
Moi, je ne l'ai pas entendue
Elle a sonné, l'heure de la prière,
L'heure du jugement.

De la terre nous en aurons
A belles pelletées;
De la Terre nous en aurons
Tant que nous voudrons.

LA VIE SPIRITUELLE

LA MEDECINE POPULAIRE

Guérisseurs et Sorciers

Les habitants de la Cité ont pu connaître une guérisseuse qu'on appelait la Marceline et un guérisseur. Ils habitaient sur la place Marcou.

Voici une anecdote qu'il nous a paru intéressant de rapporter.

Une jeune femme de la Barbacane avait une petite fille qui depuis sa naissance pleurait dès qu'on lui faisait franchir, pour y entrer, le seuil d'une maison. Chez elle elle pleurait sans arrêt. Elle ne retrouvait le calme que lorsqu'elle était en plein air. Elle ne grossissait pas : à 11 mois elle avait l'apparence d'un bébé de un mois. Les médecins consultés se bornaient à dire à la mère que cela passerait tôt ou tard.

La mère se résolut alors, à l'insu de son mari, à consulter la Marceline. Celle-ci déshabilla l'enfant, et s'apercevant qu'elle portait la chemise à l'endroit la lui mit à l'envers et dit à la mère :

« Il faut toujours mettre la chemise à l'envers dès la naissance de l'enfant pour la préserver des mauvais esprits. »

Puis elle lui enjoignit de dire « trois fois les sept psaumes de la pénitence en croix » et la congédia.

En sortant de chez la guérisseuse la mère passa avec sa fillette chez une amie de la Cité et, à son grand étonnement, le bébé non seulement ne pleura pas en entrant, mais s'endormit d'un sommeil très calme. Depuis lors, dit-on, l'enfant eut une vie tout à fait normale.



A la fin du 19^{me} siècle et au début du 20^{me} habitait à la Cité une femme qui possédait le pouvoir de guérir. Elle se disait persécutée par les esprits parce qu'elle refusait d'utiliser ce « don ». Lorsqu'elle s'absentait de chez elle, elle avait beau fermer sa porte à double tour et emporter la clef, elle trouvait, en rentrant, sa maison grande ouverte. Tantôt le linge de son armoire était répandu à terre, tantôt la vaisselle dégringolait sans cause apparente et se brisait...

Elle transmet les secrets qu'elle détenait à son fils qui devint un guérisseur célèbre dans la région.

On prétendait que les moyens employés par les guérisseurs perdaient leur efficacité s'ils demandaient de l'argent aux malades. Ceux-ci devaient, en principe s'acquitter par des dons en nature.

Les verrues

On prend autant de graines de haricot que l'on a de verrues. En passant sur le pont on les jette toutes ensemble, sans regarder, dans la rivière. Lorsque une graine germe ou lorsqu'elle est avalée par un poisson une verrue disparaît.

On peut aussi les jeter dans un puits, mais c'est moins efficace.

Les rhumatismes

Mettre 3 marrons dans une poche. Les garder jusqu'à ce qu'ils soient secs. Quand ils sont secs, les jeter, l'un après l'autre dans 3 directions différentes.

Un remède universel

On n'appelait le médecin que dans des cas très graves. Pour soigner un malaise indéterminé on donnait au malade un vin chaud.

Formule de guérison

Mal, fuis
Mal sois vaincu,
Mal, sois terrassé
par le Christ Jésus
comme le fut le Dragon
par l'Archange Michel.

La formule doit être répétée 3 fois en faisant le signe de la croix.

Pour « lever le soleil » (guérir une insolation)

1° On remplit une carafe d'eau. On fixe sur le goulot un linge de fil. On renverse la carafe et on applique le goulot sur la tête du malade. On l'y maintient tant qu'on voit monter des bulles : ces bulles, c'est le soleil qui s'échappe de la tête du patient et passe dans l'eau de la carafe.

2° On partage un pigeon en long et on applique les deux moitiés sur la tête du malade.

LES FETES ET CEREMONIES

Nous avons traité la question des Fêtes disparues dans les Numéros de folklore de Juillet et Octobre 1938. Nous donnerons par conséquent ici pour mémoire une courte relation de ces réjouissances populaires :

Les feux de joie.

A la Cité un feu de joie était allumé sur le pré haut ou Pradel, petit tertre situé au débouché de la Porte Narbonnaise. Sous Charles X une société dite : « Société de la Concorde et de la Bienfaisance » en avait la direction et avait édité à cet effet un règlement qui organisait cette cérémonie du feu sous le titre « Prospectus qui sera exécuté d'après la permission de Messieurs les Autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, approuvé par Monsieur le Président et Messieurs les membres qui composent notre respectable société. » Foncin ajoute que toute la jeunesse se trouvait à l'entour du feu, dansait et jetait des pétards dans les jambes des assistants (1). Un autre feu était allumé devant l'église St Nazaire avec solennité par le Chapitre assemblé.

Le Roi du Papegay

Cette coutume était fort ancienne. Au jour fixé les citoyens qui devaient tirer le Papegay s'assemblaient dans un enclos dit « Le Camp du Roi ». Au sommet de la tour de la Vade était fixé un oiseau de bois, « le Papegay » qu'il s'agissait d'abattre.

Le vainqueur proclamé « Roi du Papegay » était conduit en triomphe, aux cris de : Vive le Roi, dans les principales rues de la Cité, au son des tambours. Le jeu se terminait par un grand banquet. Le roi du Papegay qui ne retirait aucun privilège spécial de sa victoire, conservait son titre pendant toute l'année.

La fête de la Saint-Jean

C'est une des plus grandes fêtes de la Cité. Elle surpassait même en éclat la fête patronale de Saint-Nazaire. La Société de Saint-Jean-Baptiste, devenue depuis Société de la Concorde en prenait les manifestations sous son patronage.

Le jour de la St Jean, vers les six heures du matin un ou deux

(1) Foncin. Guide de la Cité de Carcassonne. A Carcassonne Pomiès éditeur. 1866. p. 68.

tambours parcouraient les rues de la Cité qu'ils emplissaient de vigoureux roulements, cependant qu'un artificier faisait éclater une série de bombes. Les citoyens apprenaient ainsi de bonne heure que la fête était ouverte.

Les gens aussitôt levés mettaient leurs plus beaux habits comme pour une grande solennité. On sortait des armoires ces vêtements qu'on n'endosse qu'une fois ou deux par an : « la jaqueto et lou capel naut » (1).

Les membres de la Société de St Jean se retrouvaient bientôt au siège de leurs réunions ordinaires. A 10 heures, un grand cortège se formait devant le siège : les membres de la société en corps, l'œillet rouge à la boutonnière se rendaient à la grand-messe, musique en tête. En tête du cortège, des porteurs dressaient la bannière de St Jean, à la suite de laquelle sous un pavillon (2) suivait la tête de ce Saint. Avant le départ une chaude discussion s'était élevée pour savoir qui aurait l'honneur de porter bannière et pavillon.

Après la messe, le cortège se reformait et faisait le tour des quartiers de la Cité et de la Trivalle. Puis il revenait à son point de départ devant le local de la société où se faisait solennellement l'appel des sociétaires. Pendant tout le parcours du cortège, l'artificier avait suivi faisant éclater bombes et fusées. Le jet des fusées n'allait pas sans soulever des incidents et parfois des accidents, si bien qu'on finit par interdire cette coutume.

Le soir, il y avait le feu de St Jean allumé sur le Pré haut.

Rapportons à ce sujet le témoignage de Valentin Tournier :

« Avec les vieilles croyances, les vieilles fêtes s'en vont. Il en est pourtant dont on ne s'explique pas la disparition ! celle de l'âne (3), par exemple, et celle des fous. Est-ce qu'il n'y aurait plus assez de gens capables de les célébrer dignement ?...

(1) La jaquette et le chapeau haut de forme.

Les membres de cette Société ont conservé jusqu'à nos jours la plupart de leurs coutumes.

Le jour de la fête de la société (et aussi quand ils assistaient à une sépulture) ils étaient coiffés d'un chapeau haut de forme (gibus), et portaient à la boutonnière un gros œillet rouge — à cet effet chacun des membres cultivait un plant d'œillet dans l'un des pots de fleurs qui ornaient les fenêtres de leur maison.

(2) Une sorte de dais.

(3) La fête de l'âne fut reprise et s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui.

La Saint Jean ! la ville haute seule, la vieille Cité a conservé l'habitude de célébrer la Saint Jean, et elle a bien fait...

...Pour rendre hommage à Saint Jean je suivis la foule qui, avant hier, 24, se dirigeait contre l'ordinaire, de Carcassonne à la Cité...

Nous étions nombreux. Le feu de joie, *le fougairou*, ne devait être allumé qu'au moment où la nuit aurait étendu sur nous son dernier voile. Entre temps, les fusées lancées dans l'espace y décrivaient leur courbe brillante; les serpenteaux traçaient, en crachotant leurs étincelles, des lignes capricieuses; *les artichauts* poussaient dans l'air leurs globes colorés, et les bruyants pétards, lancés par les mains des jeunes amoureux dans les groupes des jeunes filles, procuraient à ces dernières les voluptés de la peur et le charme des cris d'effroi.

Tout à coup, la boîte, ce canon pacifique, fait entendre sa bruyante détonation; le tambour bat; la musique joue; la société de Saint Jean arrive, et la flamme, si impatiemment attendue, s'élançe joyeuse et éclaire de magnifiques reflets les arbres, la foule immense qui couvre le Pradel(2) et les champs environnants, et montre à nos regards ébahis les vieilles tours narbonnaises et les antiques murailles émaillées de têtes d'hommes, de femmes et d'enfants.

Que de cris ! Que de trépignements ! Que de bonds ! Que de bousculades !... (26 Juin 1869).



Le lendemain était un jour férié. Les habitants appelaient ces deux jours de fête consécutifs « *Faire San Jean et San Janet* » — « Fêter St Jean et le petit St Jean ».

Cette fête qui a subsisté en partie a perdu son caractère religieux.

Fête de Saint-Nazaire

C'est la fête patronale de la Cité, qui a lieu le 28 Juillet. Elle est curieuse au point de vue folklorique en ce sens que les véritables réjouissances ont lieu le lendemain de la fête proprement dite (1). La coutume veut que, lorsque le 28 Juillet tombe un jour de semaine, la fête soit reportée au dimanche suivant.

(2) Aujourd'hui le **Pré-haut**.

(1) Pour certains habitants de la Cité ce lundi était le seul jour de l'année où ils ne travaillaient pas. On cite le cas d'un vieux qui, ce jour-là seulement, fumait un cigare.

Une cérémonie depuis, longtemps disparue, se déroulait la veille de la fête. Le clergé en procession, muni de bougies parcourait les lices à la recherche de la tête du Saint, décapité selon la tradition. Le dimanche était consacré aux cérémonies religieuses normales et ne présentait rien de particulier. Le lundi commençaient les véritables réjouissances.

Le Repas des escargots

L'essentiel en était constitué par le repas des escargots. La tradition exigeait que toute la cité ce jour-là mangeât des escargots au repas de midi. C'était un repas familial. Les gens originaires de la Cité, mais qui par suite des circonstances ou pour les exigences de leur profession, habitaient la ville basse et qui avaient des parents habitant la Cité, ne manquaient point ce jour-là de « monter à Ciutat » pour partager les agapes familiales.

Un ou deux mois à l'avance, les gens étaient allés sur les hauteurs environnantes pour ramasser des escargots. Ces gastéropodes étaient renommés pour leur qualité : « *Soun parfums* », disaient les bonnes gens, faisant allusion aux herbes parfumées qu'ils consommaient. Les escargots ramassés étaient parqués dans une caisse où on les laissait « dégorger » et jeuner. On les entretenait avec de la farine, afin de ne pas les laisser maigrir. Le lundi matin, on n'entendait dans toute la Cité que le bruit de coquilles heurtées dans une eau jaillissante. C'étaient les ménagères qui lavaient leurs escargots. Et ce nettoyage était déjà une fête. On s'interpellait d'une porte à l'autre et les lazzis fusaient au milieu des rires. Ensuite les escargots étaient préparés avec une sauce au safran. Tout un art cette sauce, — la quantité en était mesurée justement. Il importait qu'elle ne fût ni trop longue, ni trop courte. « *Cado cagarau*, disait-on, *deu beure un cop* » : « Chaque escargot, doit boire un coup ». Cette expression présentait deux sens différents. Elle signifiait dans son sens propre que chaque escargot devait emporter dans le creux de sa coquille exactement la quantité de sauce qui lui convenait. Mais à l'usage, le sens s'en était fort étendu et les hommes préféraient lui accorder le sens suivant : « A chaque escargot on doit boire un coup ». Cette extension remarquable du sens avait pour conséquence qu'à la fin du repas, la gaieté due au bon vin prenait elle aussi une extension inattendue.

Monsieur Sabarthès, en nous racontant ces détails ne man-

quait d'ajouter que le repas terminé « *las crestos eroun rougos* » : les crêtes étaient rouges. (1).

L'après-midi on allait danser. Une autre coutume exigeait qu'au repas du soir on servit à table un « cassoulet » de haricots roux (2) et un canard. Le bal continuait aux lumières, après le dîner du soir, sur le Pré haut.

Le Bal et son organisation

Au XIX^e siècle cette fête fut organisée par les jeunes gens de la Cité qui, à cette occasion constituaient une société. Après une réunion préliminaire la jeunesse constituait un bureau chargé de l'organisation matérielle. Ce bureau donnait le bal à l'adjudication aux limonadiers de la Ville qui se disputaient l'honneur et le profit de vendre leurs boissons pendant la durée du bal. L'autorisation nécessaire était accordée au plus offrant. D'une manière générale, les commerçants s'engageaient à payer les musiciens, à leur donner à boire, à organiser l'emplacement du bal et à payer les droits afférents à ces sortes de réjouissances.

D'autre part, pour se procurer l'argent nécessaire aux faux frais inévitables, la jeunesse accompagnée de la musique se rendait de porte en porte et offrait un petit pot de fleurs. La personne ainsi visitée avait le droit de réclamer aux musiciens l'exécution du morceau de son choix. Il se produisait quelquefois des incidents comiques. Ainsi dans telle famille, deux personnes étant d'opinion exactement opposée, l'une réclamait un « Avé Maria », l'autre « l'Internationale ».

La Promenade de l'Âne

Le lundi vers 16 heures avait lieu la promenade de l'âne.

(1) Après le repas les ménagères jetaient les coquilles dans la rue. Or, il n'était pas rare à cette époque qu'un orage éclatât le lendemain ou le surlendemain. Les coquilles entraînées par l'eau dans les rues en pente de la Cité, descendaient par milliers la côte pavée de la porte d'Aude et roulaient jusqu'à Saint Gimer. Et les habitants de la Barbacane ne manquaient pas de dire :

Tè ! aro qu'an pla chapat, nous envoloun las clocos.

Tiens ! maintenant qu'ils ont mangé tout leur saoul, ils nous envoient les coquilles.

Il existait entre « Ciutadels » et « Barbacaneses » une rivalité qui se traduisait, à l'occasion de la fête de St Nazaire et Celse par un échange d'épithètes traditionnelles : les citadins étaient surnommés les **gahuses** de Ciutat; les Barbacanaï : lous « *truco-taulies* » de la Barbacane.

(2) On appelle ainsi les haricots de l'année qui sont cueillis et livrés au public encore enfermés dans leur gaine.

Les hommes mariés confectionnaient de tous petits fagots de sarments liés ensemble — « *un manat de gabels* » et se procuraient un âne. — Le dernier marié de l'année était hissé sur cette monture muni d'un bâton au bout duquel se trouvait une énorme paire de cornes. Un cortège se formait alors, autour de l'âne, de tous les hommes mariés armés chacun de leur poignée de sarments et ce cortège se dirigeait vers le bal du Pré haut. Aussitôt les enfants se précipitaient dans le bal en criant : « *Aïchi les gabels ! Aïchi les gabels !* » (Voici les sarments, voici les sarments !). C'était un avertissement aux danseurs. En effet, l'âne arrivait, pénétrait dans l'enceinte de la danse. Aussitôt, les hommes mariés poursuivaient les jeunes gens et les chassaient en les frappant de leurs sarments. Lorsque la place était vide, la musique entamait une danse à l'usage exclusif des mariés. Les jeunes gens essayaient bien de s'introduire dans le bal plus ou moins clandestinement, mais ceux qui ne dansaient pas faisaient bonne garde et chassaient impitoyablement les intrus. On appelait toute cette scène « *la scèno das gabels* ».

Dès que la danse des mariés était terminée, les jeunes gens revenaient et on organisait le cortège de l'âne. En tête l'âne et son cavalier. Puis deux par deux un jeune homme et une jeune fille ou un couple de mariés. Derrière ou parfois devant l'âne la musique. On parcourait alors toutes les rues de la Cité. Cette procession faisait halte à tous les cafés où la même scène se reproduisait. Le limonadier s'avavançait avec une bouteille de bière qu'il offrait à l'âne et comme la bête ne buvait point, c'était le cavalier qui l'avalait. Après ce défilé, on revenait au bal qui se poursuivait tard dans la soirée.

La Fête était déclarée officiellement close le dimanche suivant.

Chanson pour la fête de St-Nazaire

Voici une chanson qu'on chantait le jour de la fête (1) :

C'est aujourd'hui la fête du village;
Préparez-vous fillettes au blanc corsage,
Sautez, dansez, et sous ce vert feuillage
Tous les garçons se donnent rendez-vous.

(1) Nous ne saurions affirmer qu'elle est particulière à la Cité.

Amusez-vous,
Faites les fous,
Car c'est pour nous
Le plaisir du jeune âge.

Les papas, les mamans,
Sans bâtons ni béquilles,
Preennent part au quadrille
Comme s'ils avaient vingt ans
Tandis que les valseurs,
Les valseurs, les valseuses
De poses gracieuses
Font un tableau charmant.

Le curé du Village
Homme honnête et sage
Au cabaret voisin
Trinque avec Mathurin;
Tandis que la servante
Que le diable tourmente,
Elle boit, rit et chante
Comme un vieux sacristain.

LE CARNAVAL

Le jugement des vierges folles à la Cité (1)

Lorsque une personne avait provoqué un scandale, ou bien lorsqu'elle se signalait par quelque défaut outré, la coutume voulait qu'elle fût jugée par les jeunes gens qui constituaient à cet effet une sorte de tribunal burlesque.

C'était surtout la conduite des femmes et des filles qui faisait l'objet de ces jugements. Le tribunal instruisait, dans les formes, le procès. L'un d'eux rédigeait un rapport burlesque, prononçait le réquisitoire et l'assemblée de la jeunesse acquittait ou condamnait.

Pour composer la chanson satirique qui devait être le châtiement de la coupable les jeunes gens se rendaient en grand mystère dans la « *cabano de Reverdy* » aux environs de la Cité. (Ils avaient quelquefois recours à Touret, poète officiel qui avait du talent et qui était célèbre). Là, à la lueur d'une chandelle, et sous la conduite du plus habile d'entre eux, ils répétaient inlassablement l'air et les paroles ; ils réglèrent en même temps la

(1) Confér. René Nelli et Etienne Sabarthés. Folklore, Tome 3, 4^e année
Juillet 1941.

mascarade projetée et confectionnaient un mannequin représentant l'inculpée.

Le dimanche avant le mardi-gras tous les jeunes gens se réunissaient sur la place de l'église. Au moment où la foule sortait de la messe ils chantaient un hymne à Carnaval :

Carnaval es arribat
Sus uno pipo de tabac.
I an plantat un pal
al c...

Gara qui coumo
un boudoul.

Pod pas beure (bis)

Pod pas beure
ni manja.

a manjat uno merlusso
e un cambajou salat...

Carnaval est arrivé
Sur une pipe de tabac;
On lui a planté un pal
au c...

Voilà comme un « boudoul »

Ne peut boire

Ne peut boire

ni manger.

Il a mangé une morue

Et un jambon salé.

Puis, en cortège ils se rendaient devant la maison de la « vierge folle ». L'un d'eux brandissait, au bout d'une perche, le mannequin, un autre une paire de cornes de bœuf attachées à un long bâton enrubanné tandis qu'au milieu des rires et des cris avait lieu la parodie de mise en accusation. Enfin, le jugement rendu, on chantait la chanson vengeresse.

Voici un fragment de l'une de ces chansons :

Pel tems de Carnaval
Vous anan ja lé détal
D'uno filho de Ciutat
Que se ba pla méritat.

Un jour d'aqueste iver
Nous calguèt veire aquel vielh quer
Aloungado dins un rec
Mes i ajèt un pastre que s'en avisèt

*Elo cresio pas d'ese visto
Mes n'iabio qu'eroun a la pisto
A la crouts d'al Gourgoul
Moustrabo tout le tioul.*

En ce temps de Carnaval
Nous allons faire le détail
D'une fille de la Cité
Qui l'a bien mérité.

Un jour de cet hiver
Il nous fallut voir ce vieux cuir
Allongée dans un fossé;
Mais il y eut un berger qui s'en aperçut.
Elle ne croyait pas être vue
Mais certains étaient à la piste :
A la croix du « Gourgoul »
Elle montrait tout le derrière.

Cette comédie se reproduisait le jour du mardi gras au même lieu, et, le jour suivant à « Charlemagne ». Enfin Le dimanche suivant on brûlait sa majesté Carnaval au Pré-haut :

*Carnaval es vengut
per fa canta le coucut.
S'es arrestat a Ciutat
Per vese ço que s'es passat.
Adiu, paure (bis)
adiu, paure carnabal !
Tu t'en vas e ieu demori.
adiu ! Paure carnaval !*

Carnaval est venu
Pour faire chanter le coucou,
Il s'est arrêté à Cité
Pour voir ce qui s'est passé.
Adieu pauvre
Adieu pauvre Carnaval;
Tu t'en vas et je reste
Adieu pauvre Carnaval !

Fragments de chanson satirique de Carnaval

1) *Cansou de Rigaudet.*

*Rigaudet mountèt a Ciutat,
a la barbacano fousquet arrestat,
i demandèron per qu'uno rasou
Ero un ome tant pitchou.*

Rigaudet faguet un voulatge fort loung :
la prumièro vilo fousquèt Mountredoun
Sabio pas ount ana pausa
a la plaço de la gleiso anet devala.

Ieu soun le marchand d'espilos,
de cabilhèro de fial blanc;
a dous liards le pan vous ba balharei
Touto la boutigo vous débitarei.

Chanson de Rigaudet

Rigaudet montà à la Cité
A la Barbacane il fut arrêté.
On lui demanda pour quelle raison
Il était un homme si petit.

Rigaudet fit un voyage très long;
La première ville fut Montredon.
Il ne savait où aller faire la pause,
A la place de l'Eglise il descendit.

Moi, je suis le marchand d'épingles
De ganse de fil blanc,
A deux liards le pan je vous la donnerai,
Toute la boutique je vous débiterai.

2 *Le ritou de San Gimer boulio la musico*
n'agèroun pas prou d'argent, fasquèroun la quisto.

Le curé de Saint Gimer voulait la musique
Ils n'eurent pas assez d'argent, ils firent la quête.

La marchando de tabac ero en coulèro,
d'abe attrapat un rat dins la tabatièro.
Le ritou de San Gimer en fumén la pipo
Se brulèt le pandourel jusco la lebito.

La marchande de tabac était en colère
d'avoir attrapé un rat dans la tabatière.
Le curé de Saint Gimer en fumant la pipe
Se brûla le pan de chemise jusqu'à la « lévite ».

Cansou del Poul (1)

*Paure Poul, qu'un sadoul !
Te boulèn coupa las alos;
Se vos pas te courrijà
T'acabaren de pluma.*

5

La fenno de Luppo

*La semana passado arribèt un afa :
Lés sounurs de Nostro Damo se penchenavoun pla.
La fenno de Luppo agèt pla de toupet :
Al mièrch de la grando boutigo i fiquèt un souflet.*

*Taleu que fousquèt dreito
I ba sauta dessus :
Sabés que soun ta fenno
E ne fas un abus.
Aco te counven pas
D'ana amé las autres
E d'i balha le bras.*

La semaine dernière il se produisit un événement :
Les sonneurs de Notre Dame se querellaient fort;
La femme de Luppo eut beaucoup de toupet :
Au milieu de la grande boutique elle lui donna un soufflet.

*Dès qu'elle fut debout
Elle se jeta sur lui :
Tu sais que je suis ta femme
Et tu en fais un abus.
Cela ne te convient pas
D'aller avec les autres
Et de leur donner le bras.*

*Aï ! Moun Diu, paure Luppo
L'estoumac me fa mal
Me caldrio de blanqueto
Ou'n beire d'anougal
Se me tocos la tireto
Me rouinos l'oustal.*

(1) Lé Poul était le sobriquet d'un homme qu'on avait chansonné parce qu'il faisait la cour à une de ses ouvrières.

Ah ! Mon Dieu, pauvre Lупpo
L'estomac me fait mal.
Il me faudrait de la blanquette
Ou un verre d'eau de noix
Si tu puises dans le tiroir
Tu ruines la maison.

*A forço le proupiétari
A la finestro sourtiguèt.
Bejèt le Jacquet dal Vicari
Que, de sulto, i demandèt :
Janou, fasès-m'aqueo graço :
La porto venèts-me dourbi
Soun jalat coumo la glaço
I a un pauc que soun aissi.*

A force le propriétaire
A la fenêtre sortit.
Il vit le Jacquet du Vicaire
Qui, de suite lui demanda :
Janou, faites-moi cette grâce
Venez m'ouvrir la porte ;
Je suis gelé comme la glace
Il y a longtemps que je suis ici.

COUTUMES ET CHANTS RELIGIEUX

A 500 mètres environ à l'Est de la Cité il existe une chapelle aujourd'hui ruinée : la Chapelle de Sainte Croix.

Au mois de mai, pour les Rogations, les fidèles et le clergé se rendaient en procession à la Chapelle.

A la bifurcation qui se trouve juste devant la porte les enfants étaient disposés dans un ordre invariable : les garçons en rang sur le chemin du bas, les fillettes sur le chemin du haut, chemin des Portes de fer, formant ainsi un V entre les branches duquel se trouvait la chapelle.

Après la cérémonie on déjeunait dans les champs autour de la chapelle. Pour ce déjeuner la tradition voulait que chacun emportât un œuf dur. Ce repas frugal était un régal pour tous, qui, le reste de l'année faisaient très maigre chère.

« Je n'oublierai jamais, nous disait M. M. J. la première cérémonie des Rogations à laquelle j'assistai. C'était la première fois que j'avais un œuf pour moi seul ! »

Une autre cérémonie avait lieu à Sainte-Croix le 15 septembre, avant les vendanges. Elle se déroulait selon les mêmes rites. Le clergé bénissait les vignes. Et ce jour-là, avec l'œuf dur, on mangeait un raisin.

Procession du Saint-Sacrement

Le grand dai ne servait que dans l'église. Comme il ne pouvait passer dans certaines rues étroites de la Cité, on portait, pour la procession à l'extérieur, le Saint-Sacrement sous un dai plus petit. La procession se rendait d'abord à la croix qui se trouve à la porte d'Aude en haut de la côte pavée. Elle suivait ensuite les lices hautes, alors habitées et se rendait à la croix située au bas du Pré haut. Elle rentrait par la Porte Narbonnaise.

Chants religieux

HYMNE (1)

Dal jour de l'Assumptiu de la Santo-Bierjo

— 1 —

*Dins aquesté grand jour, Troupo célesto,
De la Mairé de Dius canten la festo;
Forto d'un sant amour, s'en es anado
Dins le Cel, ount sou Fil l'a courounado.*

— 2 —

*Bierjo, en bostro fabou què de largessos;
Lè Cel respèn sur bous millo ritchessos;
L'abetz bestit de car; bei, en mémorio;
Bous douno per bestit sa proprio glorio.*

— 3 —

*Sa grandou qu'aichi bas ténio catchado;
Bei, dins tout soun esclat bous ès moustrado,
L'abetz nourrit de lait, O Bierjo puro;
El bei sé douno a bous en nourrituro.*

— 4 —

*Quès grand bostré poudè ! la terro es plèno
Das douns què bostro ma respèn sans pèno !*

*Plaçado al naut dal Cel, bostro persouno;
Al dessus n'a digus qué Dius qué trouno.*

— 5 —

*Seito protché dè Dius, Reyno das Anjos,
Rècèbetz nostrès vûs, nostros Iuanjos,
Prégats pla pèr Ciutat, Immaculado.
Pès Aùdens, qué toujours bous an aimado.*

— 6 —

*Randen glorio toujours à Dius lé Pairé
Qué sur terro à sou Fil douno uno Mairé,
Al Pairé emai al Fil glorio ès degudo;
Qu'à l'Esprit-Sant, tabès, siogué randudo.*

HYMNE

Du jour de l'Assomption de la Sainte Vierge

Dans ce grand jour, Troupe céleste
De la mère de Dieu chantons la fête;
Forte d'un saint amour, aujourd'hui elle est allée
Dans le ciel, où son fils l'a couronnée.

Vierge, en votre faveur que de largesses :
Le Ciel répand sur vous mille richesses;
Vous l'avez vêtu de chair; en souvenir
Il vous donne pour vêtement sa propre gloire.

Sa grandeur qu'ici-bas il tenait cachée;
Aujourd'hui, dans tout son éclat vous est montrée;
Vous l'avez nourri de lait, O Vierge Pure;
Lui, aujourd'hui, se donne à vous en nourriture.

Qu'il est grand votre pouvoir : la Terre est pleine
Des dons que votre main répand sans peine.
Placée au haut du Ciel, votre personne,
Au-dessus n'a personne autre que Dieu, qui trône.

Assise auprès de Dieu, Reine des Anges
Recevez nos vœux, nos louanges,
Priez bien pour Cité, immaculée,
Pour les Audois qui toujours vous ont aimée.

(1) Communiqué par Madame Tabanou.

Rendons gloire toujours à Dieu le père,
Qui sur Terre à son fils donne une mère,
Au père et aussi au fils glorieux elle est dñe;
Qu'à l'Esprit Saint, aussi, elle soit rendue.

Pastres

*Pastres que gardats al campestre
Quitatz vite vostri troupels
Benetz adoura vostre mèstre
Qu'es nascut a Belléem
Le troubaretz dins un establé
Tout nut que bous fara piétat
Ben nous sourti de l'esclavatgé
E nous randré la libertat.*

*Sul cop toutis aquelis pastres
Abandoneroun lous troupels
Per se randré mai agradables
Se cargueron ço de pus bel
Cadun a pres sa museto
Per jouga quauque airé noubel
A l'ounou d'aquelo Maireto
Qu'a enfantat lé rei dal Cel.*

*Grands e petits, paoures e riches
Réjouisquen nous al pres d'el
Qu'aquel enfant a de mérite
Ben per féni nostres tourments
Boulen segui vostros traços
E renouça a la (bonitad) ?
Que dins le Cel nous doune plaço
Car per nous ses humiliat.*

(recueilli par Madame Tabanou).

Bergers

Bergers qui gardez (vos bêtes) dans les champs,
Laissez vite vos troupeaux;
Venez adorer votre maître
Qui est né à Bethléem.
Vous le trouverez dans une étable
Tout nu — qu'il vous fera pitié —
Il vient nous sortir de l'esclavage
Et nous rendre la liberté.

Aussitôt tous ces pâtres
Abandonnèrent leurs troupeaux;
Pour se rendre plus agréables
Ils se vêtirent de leurs plus beaux habits.
Chacun a pris sa musette
Pour jouer quelque air noble
A l'honneur de cette petite mère
Qui a enfanté le roi du Ciel.

Grands et petits, pauvres et riches
Réjouissons-nous auprès de lui.
Que cet enfant a de mérite !
Il vient pour finir nos tourments.
Nous voulons suivre vos traces
Et renoncer à la..... ?
Que dans le ciel il nous fasse place
Car pour nous il s'est humilié.

BERCEUSES

*San Jan, San Jan
Anats-me le cerca
A moun fil Jésus
per dinna.*

*San Jan, San Jan
S'en ba tout bitoment
Trobo Jésus al jutjoment.*

*San Jan, San Jan
Anats-me le cerca
A moun fil Jésus
per dinna.*

Qu'on ne me parle plus des faux biens de ce monde;
J'ai trouvé en Jésus le ciel, la terre et l'onde,
L'amour (ter)

Cherchez, cherchez, mes pieds,
Jésus dans la retraite
Il n'est pas au marché,
Sa demeure est secrète.
L'amour (ter)

CROYANCES — SUPERSTITIONS — MAGIE

On ne saurait passer ici sous silence l'influence du spirite célèbre : Valentin Tournier. Nous nous garderons de porter un jugement sur sa doctrine qui a été exposée dans son livre : *La Philosophie du Bon Sens*. Elle n'intéresse pas la vie populaire. Mais tandis qu'un peu partout, dans les villes surtout, le 19^e siècle refoulait en les ridiculisant, les anciennes croyances et les superstitions, à la Cité, les séances spirites de Valentin Tournier les ramenait à la surface et en prolongeait la survivance. Dans l'inconscient populaire se réveillaient avec les vieilles légendes, les vieux mythes et les revenants, la croyance ancestrale au surnaturel.

Le spiritisme né en Amérique vers 1850 eut bien dans toutes les autres régions de France de nombreux adeptes. Mais leurs expériences, leurs études ne touchaient qu'un public limité de savants et de curieux et restaient à peu près ignorées du peuple.

Il en fut autrement à la Cité : c'est que les séances presque quotidiennes étaient ouvertes à tous. Valentin Tournier était né aux portes de la Cité, depuis son enfance sa vie avait été celle de ses compatriotes : il avait joué avec eux, travaillé avec eux dans les champs. Il se dévouait inlassablement au bien public, et c'était un savant. Comment ses camarades auraient-ils pu douter de ce qu'il leur révélait ? D'autant plus que ce qu'il leur révélait ils l'éprouvaient en eux comme une réalité. Et le milieu où s'exerçait son influence était un milieu homogène de gens très humbles, qui à cause de son humilité et de sa ceinture de remparts avait été peu touché par les idées du 18^{me} siècle et de la Révolution. Enfin il est permis de se demander si ces tisserands, ces cultivateurs, descendant des cathares du 13^{me} siècle n'étaient pas, plus que d'autres, prédisposés à accepter l'idée de l'existence des esprits et des réincarnations.

Ce qui est certain c'est que le spiritisme, qui en tant que doctrine philosophique n'intéresse pas le folklore, trouva à la Cité un terrain favorable d'expansion, ranima des superstitions qui s'éteignaient et laissa des souvenirs vivaces que le temps transpose peu à peu en légendes et créa ainsi un mouvement collectif, un fait folklorique.

A titre d'exemple, et pour éclairer un peu la vie de Valentin Tournier nous citerons un fait qui quoique anecdotique appartient au folklore dans la mesure où il nous permet de saisir sur

le vif la transposition d'un souvenir en légende : Voici ce que nous avons nous-même entendu raconter, par des contemporains sur le mariage de Monsieur Tournier.

Très âgé et à peu près aveugle, Valentin Tournier reçut un jour la visite d'une jeune femme, très jolie, qu'il ne connaissait pas et dont il n'avait jamais entendu parler. Elle avait eu là-bas, quelque part en Russie, la révélation de l'existence de M. Tournier. L'esprit qui lui avait fait cette révélation lui avait ordonné de se rendre à la Cité pour épouser le vieillard. Et le mariage eut lieu peu de temps après.

La vérité, quoique elle-même fort pittoresque, est moins sur-naturelle que la légende. La voici telle que la rapporte Monsieur Horace Hennion, ami du ménage Tournier, auteur de la Préface à la *Philosophie du Bon Sens*.

« A cette époque le spiritisme avait à Carcassonne de nombreux adeptes. De ces spirites quelques-uns se réunissaient fréquemment chez Monsieur Jaubert, vice-président du tribunal de première instance. Valentin Tournier obtenait lui-même en sa qualité de médium, de curieuses communications avec les esprits.

Comme un jour Valentin Tournier assistait à une de ces séances, une demoiselle russe vint chez M. Jaubert à qui elle était recommandée. Elle se nommait Anna de Botlinn. Elle était fille d'Appolon de Botlinn, Général de l'armée russe qui fit paraître à Paris, en 1866, un livre intitulé. Les dogmes de l'Eglise du Christ d'après le Spiritisme. Dès l'année 1864, le Général Appolon de Botlinn réunissait dans ses salons de Saint-Petersbourg l'élite de l'aristocratie pour y assister aux séances d'un médium voyant et auditif, M^{lle} Adèle Faivre, une suédoise... En mai 1871, le Général mourait dans sa propriété d'Ianowo. M^{lle} Anna de Botlinn y demeura jusqu'en 1880. A cette époque elle quitta la Russie. En compagnie de sa sœur, elle vint à Paris, pour, de là, se rendre en Espagne. Par suite des inondations elle ne put prendre la route d'Irun. Elle dut passer par Carcassonne. C'est ainsi qu'elle fut amenée à faire visite à M. Jaubert et à ses amis spirites. Pour eux tous, Anna de Botlinn n'était du reste pas une inconnue. Valentin Tournier se souvenait d'avoir lu d'elle dans les *Annali dello Spiritismo* certaines communications de l'esprit de son père qui furent traduites en Italien par la revue de Turin. De son côté la spirite russe avait maintes fois apprécié les articles que son frère en doctrine donnait au même périodique. L'un et l'autre prirent donc le plus

vif plaisir à pouvoir traiter de vive voix le sujet qui leur était cher, si bien que, deux semaines après la première entrevue, Valentin Tournier était fiancé à Anna de Botlinn. Et le 28 mars 1882, leur mariage civil était célébré ». Il avait 61 ans, elle : 30 à 35 ans vraisemblablement.

« Valentin Tournier devait trouver en celle qui le vénérât comme un maître, un dévouement absolu d'une rare intelligence et d'une tendresse admirable. »



Sur les séances spirites de la Cité voici ce que nous en dit lui-même Valentin Tournier dans son livre :

« La maison du capitaine Azérm où nous nous réunissions est située près des remparts de la vieille Carcassonne que nous appelons la Cité.. La porte était ouverte à tout venant, nos réunions étaient souvent très nombreuses, et généralement composées en majorité d'habitants de la Cité... »

Cette assiduité qui dura tant que durèrent les séances, de 1876 à 1885, atteste que la croyance aux esprits fut, en dépit de quelques possibles et certainement peu nombreux incrédules, un fait collectif. Les esprits les plus divers étaient évoqués. Mais naturellement les habitants de la Cité accordaient un intérêt particulier aux communications des morts qu'ils avaient connus, parents ou amis. Nous avons ainsi les communications de l'esprit d'un tisserand de la Cité nommé Millet (1), qui durant

(1) Ce M. Millet était organiste à St Nazaire. Il avait composé les couplets suivants que les enfants fredonnaient en sortant de l'église le jour de Noël, sur un air joué ce jour-là aux orgues :

*A la vengudo de Nadal
Quatre capous dins un vental
Sè le poutatgé n'es pas bou
Y metren le cap de Moussu Pritou.*

*A la vengudo de Jan Francés
La sirvento dits al bailet
Sè le poutatgé n'es pas bou
Y metren le cap de moussu Pritou.*

Traduction

A la venue de Noël
Quatre chapons dans un tablier
Si le potage n'est pas bon
Nous y mettrons la tête de Monsieur le Curé.

A la venue de Jean François
La servante dit au valet
Si le potage n'est pas bon
Nous y mettrons la tête de Monsieur le Curé.

6 ans, de 1878 à 1884, se manifesta à ses compatriotes. Voici ce qu'en dit V. Tournier.

« Les personnes d'un certain âge avaient connu le tisserand Millet. Aussi la première fois qu'il se communiqua en se servant de sa formule habituelle de salut : Votre serviteur Millet, *tous le reconnurent avec transport.*

Certaines personnes étaient considérées de leur vivant, comme *messagers des âmes* (1).

C'est le cas « d'un tisserand de la Cité, de son vivant messenger des âmes, c'est-à-dire médium, évoqué par son fils Estieu, également tisserand ».

Voici la communication que rapporte V. Tournier :

« Ta volonté de savoir ce que ton père voyait dans ce monde où il t'a laissé, après t'y avoir mis, sera satisfaite.

Je voyais des morts qui quelquefois me disaient des choses bonnes et quelquefois des choses mauvaises. Ils se moquaient souvent de moi et de ceux à qui j'en parlais. Les *Set-Sans* (2) allaient bien et même les messes; les *ritus* (les prêtres) n'y perdaient rien. A présent je vois que vous autres vous changez ça. Vous faites bien. Dieu n'a pas besoin de messes ni de *Set-Sans*; il demande de bonnes actions.

Je m'étais imaginé d'être *le messenger des âmes* bonnes, et j'étais le bouffon des âmes coquines qui aiment à se moquer des braves gens. Il y en a beaucoup. Prenez-y garde. »

Sur la croyance aux réincarnations, M^{lle} M. R. nous a rapporté le fait suivant :

Vers 1860 Madame R. habitant la Cité, perdit un garçon de 16 mois qu'elle idolâtrait. Son chagrin fut immense. Lorsqu'elle devint enceinte pour la deuxième fois elle se persuada que c'était l'enfant mort qui allait naître. Elle disait que si elle accouchait d'une fille elle irait se noyer.

Ce fut une petite fille qui naquit. La mère ne se noya pas mais resta inconsolable; et sa fille M. R. qui vit encore eut à souffrir

(1) L'Armié en langue d'oc.

(2) Les *set-sans* étaient les Sept psaumes de la pénitence que certaines personnes allaient dire pour les morts, de maison en maison, moyennant une petite rétribution.

jusqu'à la mort de sa mère des conséquences de cette déception (1).

Le loup garou et la bande noire

Vers 1875 la croyance au loup garou avait donné lieu à l'exploitation de la superstition populaire.

Il se commettait à cette époque de nombreux vols tant dans les maisons que dans les champs ou les vignes. Les gens attribuaient ces vols à une bande organisée qu'on appelait la Bande noire.

A la même époque sévissaient les loups-garous. On les rencontrait la nuit dans la Cité ou dans les environs. Enveloppés d'un drap blanc, ils agitaient des chaînes, poussaient des hurlements prolongés et semaient ainsi la terreur dans les rues de la ville. Ils en profitaient pour s'introduire dans les demeures, quelquefois par la cheminée, et y voler ce qui leur tombait sous la main. Les gens effrayés n'osaient pas s'opposer à leurs méfaits.

Ils allaient aussi voler hors de la Cité : les vigneronns avaient l'habitude de conserver leur vin dans la cabane qu'ils avaient fait construire dans leur vigne. Les pseudo loups-garous se rendaient dans ces cabanes et emportaient le vin.

Monsieur Jordy nous a conté comment furent révélés ces faits :

A cette époque il n'y avait pas de café à la Trivalle haute. Les hommes de ce quartier avaient pris l'habitude, en général le jeudi et le dimanche, de monter au Café de la Cité. Mais la crainte du loup garou qu'ils avaient quelquefois rencontré sur leur chemin les engageait à ne pas sortir. Un soir leurs cama-

(1) En marge du folklore nous croyons devoir mentionner ici une anecdote rapportée par Valentin Tournier dans ses *Souvenirs sur la 32^e*.

« L'histoire nous apprend que le général Bonaparte avait pour maîtresse, en Egypte, la femme d'un officier de gendarmerie, qu'il envoya en France, pour être plus libre. Or, cette dame — que mon père et ses amis appelaient *La Fouréséto* — était de Carcassonne et avait fait sa première communion avec mon père. Un jour qu'il traversait le jardin du quartier général, *La Fouréséto* l'aperçut :

« Tu es bien fier lui dit-elle, tu passes sans me rien dire !

— Que veux-tu ? lui répondit-il, tu es trop dans les grandeurs pour que j'ose t'aborder.

— Viens me voir, je te ferai entrer dans les guides. »...

rades de la Cité, rassemblés au café, les ayant attendus en vain, prirent leur courage à deux mains et se rendirent au bas de la côte qui débouche à la Trivalle haute. Ils se cachèrent et entendirent bientôt le bruit caractéristique des chaînes et le hurlement. Lorsque le fantôme passa à leur portée, ils sautèrent dessus, le terrassèrent, le dépouillèrent de son drap et reconnurent un habitant du quartier. Ils le ramenèrent chez lui, fouillèrent la maison et découvrirent, avec d'autres objets volés, le vin

Y avait-il un lien entre les voleurs de la Bande Noire et les loups-garous ? Les citadins le pensaient ; quand on entendait un loup-garou dans les rues, certains disaient :

« Il est de la bande noire. »

On chantait alors une chanson dont Mademoiselle Marguerite Rouquet se rappelle le refrain et un couplet :

Refrain

Dormez, dormez, mademoiselle
Car le loup-garou va venir.

Couplet

Le loup-garou ! dit la petite,
Je connais bien votre loup-garou.
Il n'est pas comme vous le dites,
Car ses yeux noirs sont bien doux.
Quand il me chante la pastourelle
On peut le regarder sans frémir.

CONCLUSION

Ils ne hantent plus nos nuits les loups-garous. Les tours, à jamais immobiles, sont inhabitées de fantômes. La chanson des métiers s'est éteinte. Et si quelque jeune fille fredonne, par hasard, c'est une de ces chansons venue on ne sait d'où, qui enlaidit un instant avant de s'y dissoudre la lumière de notre ciel. Les amoureux ne vont plus, au clair de lune, boire avant d'aller dormir, l'eau de jouvence des fontaines. Peut-être, seuls, les hauts pins de la maison Azerm écoutent-ils encore dans le vent, les voix des esprits que n'évoque plus Valentin Tournier : nul messenger des âmes n'est là pour recueillir leurs confidences.

Seuls quelques vieillards se souviennent. Et quand ils racontent leur passé ils s'arrêtent quelquefois, le regard perdu dans leur enfance. Et il semble que, du lointain de ce silence, s'éveillent pour eux seuls des images indicibles que notre curiosité profane effarouche.

Ce qui nous a le plus frappé chez ces vieillards qui nous parlaient pourtant d'une époque de misère, c'est l'émotion heureuse qui éclairait leur regard et faisait trembler les mots d'une joie perdue et retrouvée.

Ce n'était pas seulement le regret que tout homme éprouve à évoquer son enfance ou sa jeunesse. C'était comme si ressuscitaient au gré de leur récit des génies invisibles : génies de la terre, des pierres, des arbres, de la langue, dont nous sentions la présence magique jusqu'au moment où, ces derniers mots éteints, la couleur des choses changeait.

Mais ces génies désertent peu à peu un monde matérialiste que son destin semble vouer au désespoir. Il semble qu'il n'y ait plus de place dans la vie de l'homme pour ce silence intérieur qui suscitait leur présence. Tout en lui et autour de lui n'est qu'inquiétude. D'autres craintes le hantent qu'il croit exorciser par l'agitation et la recherche fébrile du plaisir.

Lorsque nous demandions à quelle époque avait disparu telle coutume, telle tradition, on nous répondait : vers 1870, ou bien en 1914... Il y a là depuis un siècle deux coupures très nettes. Qu'une guerre, — qui, comme les guerres du 19^{me} et du 20^{me} siècle engagent toutes les forces d'une nation — affecte l'équilibre spirituel d'un peuple, ce n'est pas ce qui doit nous étonner. Mais ce qui est digne d'attention c'est que les mythes détruits, les coutumes disparues, les traditions altérées ne soient

pas remplacés ou ne reparaisent plus sous d'autres formes. Il s'ensuit un appauvrissement, un vide qui en faussant l'ordre du monde crée une angoisse universelle...

Au Pré haut de la Cité les dernières flammes de la Saint Jean se sont éteintes en 1939. Le prochain feu de joie que nous y rallumerons ranimera-t-il les esprits des morts ?

P. M. SIRE.

FIN

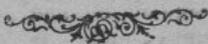


Table des Matières du Tome IV

5^e ANNÉE

Numéro 26. — MARS 1942.

Numéro spécial. — La Chanson Populaire.

H. FERAUD

Introduction. 3

R. TRICOIRE

Chansons transmises :

— La Belle est au jardin d'amour.....	4
— Du Matin, je me suis levé.....	5
— Etant endormie.....	6
— La jeune batelière.....	7
— Mon père me veut marier.....	9
— Prospère.....	11
— La mal maridado.....	12
— Marguerit' elle est malade.....	14
— Noël de félicitat.....	15
— Noël des Montagnards.....	17
— Nadal tindaire.....	20
— Nadal de Loubens.....	22
— Qui ban tant de pastous amasso.....	23
— Qu'un brut dedins le cel.....	25
— Les Adieux de Napoléon.....	27

LAURENT-MATHIEU

— Tres filhos de Vilodanho..... 13

Archives du Colonel CROS-MAYREVIEILLE

La Marche de Simon de Montfort..... 29

H. FERAUD

Bibliographie..... 31

Numéro 27. — JUILLET 1942.

Abbé P. MONTAGNE

Les Superstitions populaires audoises (5^{me} article).... 35

Louis ALIBERT — René NELLI

Les croyances populaires en Languedoc au xvii^{me} siècle. 76

J. VAYLET

Les Coutumes de Mariage..... 81
(Fa manja lous caus).

Numéro 28. — SEPTEMBRE 1942.

Numéro spécial. — Folklore de Montségur

La Revue

Avant-propos. 95

Jean TRICOIRE

La Main de Morency 96

R. TRICOIRE

Magie et traditions populaires 107

J. VEZIAN

— Les Conjurations dans l'Ariège..... 130

— La Sorcellerie dans l'Ariège..... 132

Docteur CANNAC

La Spoulga de Baichon 137

Compte-rendu

H. GODIN

Le Congrès de musicologie populaire à Toulouse... 142

Numéro 29. — DÉCEMBRE 1942.

Numéro spécial. — Folklore de la Cité de Carcassonne

H. FERAUD — P. M. SIRE

Introduction

I. — *Traditions légendaires*.....

Les Origines — Les Héros et les Saints — Les légendes et traditions - Anciens usages de l'église de Carcassonne — Les Troubadours de la Cité.

II. — *Folklore contemporain*.....

A. — La Vie Matérielle.....

L'habitation — Le chauffage et l'éclairage — La nourriture et la boisson — Le costume — Les métiers.

B. — La Vie Spirituelle.....

L'Etat-civil : Les sobriquets — Coutumes de mariage — Sépultures — Médecine populaire — Fêtes et cérémonies — Coutumes et chants religieux — Croyances, superstitions, magie.

Conclusion.